



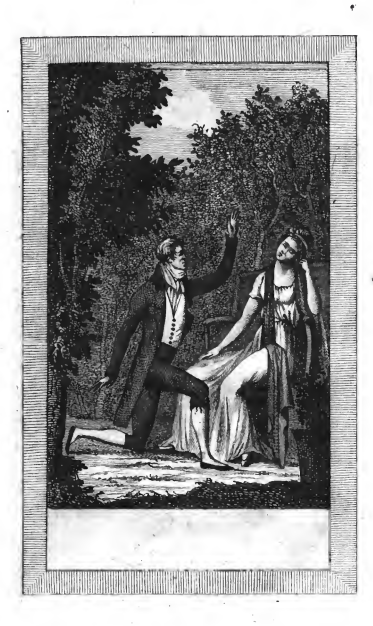
N


Palat. VII 17

ALEXANDRE

ET

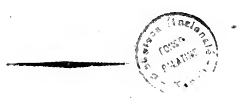
SÉRAPHINE.



ALEXANDRE
ET
SÉRAPHINE,

HISTOIRE QUI N'EST PAS INCROYABLE.

TOME PREMIER.



A PARIS,
Chez OUVRIER, Libraire, rue Saint-André-des-Arcs, n°. 41.

AN X. — 1802.

ALEXANDRE,

HISTOIRE

QUI N'EST PAS INCROYABLE.

LA fantaisie me prend d'être auteur, et le plaisir de jouir *incognito* de cette gloire, me détermine à donner ces mémoires au public : mais les lira-t-il ? De simples mémoires, où l'on ne trouve, ni portraits malins, ni obscénités, pas même d'impiété; où l'on ne critique pas le gouvernement; de tels mémoires peuvent-ils plaire ? . . . . S'ils

amusent le loisir d'une belle tendre et délicate; si ses yeux répandent des larmes en lisant mes peines; si la joie succédant à la tristesse, elle se réjouit de mon bonheur, ce triomphe me vaudra tous les suffrages, et mon projet sera rempli.

Mon père était dans sa cinquantième année, lorsque ma mère me mit au monde : la convenance de fortune, l'estime et l'amour avaient concouru à leur union; neuf enfants en furent les fruits. Cadet de cette nombreuse famille, ma naissance ne fut pas célébrée avec pompe; elle détermina mon père à se retirer à la campagne, où, par son économie, il tâcha d'augmenter ses revenus. Je fus élevé sous ses yeux, jusqu'à ma dixième année. Mon sort actuel semblait

décider de mon état futur, et mon père s'en occupant déjà par un principe de tendresse qui ne s'est jamais démenti, balançait seulement entre le parti du petit collet et celui du cloître. Tout bien considéré, il pencha pour le dernier, et lui donna la préférence d'autant plus volontiers, qu'il pouvait m'envoyer à l'abbaye de F....., dont son frère était titulaire, et où il ne doutait pas qu'on ne me procurât mille petits agréments capables de m'inspirer des dispositions conformes à ses vues. Je fus enchanté d'abord, et de la situation du lieu, et de l'accueil qu'on me fit.

Une belle maison, de plus beaux jardins encore, de vertes prairies, de grandes pièces d'eau, tous objets nouveaux pour moi,

me firent trouver ma solitude, si on peut nommer de la sorte la demeure d'un enfant de dix ans, aussi agréable qu'elle paraissait le promettre. D'un autre côté, les bontés réitérées de mon oncle, les marques d'amitié que je recevais journellement de ses religieux, ne contribuèrent pas peu à me faire oublier tout ce qu'à cet âge on peut regretter de la maison paternelle. Je fus ensuite confié à l'un des plus doctes du couvent pour apprendre le latin, le grec, que sais-je? tout ce qu'un moine s'imagine pour être savant. Mon oncle se réserva le soin de mon éducation, de faire germer dans mon cœur les sentiments propres à la retraite; mais beaucoup de dissipation, un fond d'amour-propre inépuisable, l'emportait toujours sur les sages con-

seils, sur les pieuses leçons de ce bon parent.

Vainement il revint cent fois à la charge ; il n'aperçut jamais en moi ce concours oppressé, les dispositions seules capables de faire ma félicité dans un état que mon peu de fortune me rendait en quelque façon indispensable.

J'étais parvenu cependant à ma quinzième année, temps auquel on peut être admis au noviciat. Mon oncle qui regardait mes défauts comme un effet de mon âge, et non comme un vice de mon caractère, fit un dernier effort pour me déterminer au sacrifice.

Plus heureux que bien d'autres, me disait-il, vous avez été élevé loin des dangers du monde ; de saints exemples ont dû vous fortifier dans la pratique de la vertu;

je voudrais conserver en vous les précieux trésors de l'innocence, et vous assurer des jours heureux. Le cloître est à l'abri du tumulte du monde ; vous y jouirez de la tranquillité et de tous les besoins de la vie. Dans le parti que je vous propose, vous n'aurez point à regretter des biens qu'un jeune homme sacrifie rarement ; tout au contraire, vous y trouverez un bien-être, et votre peu de fortune vous le refusera dans le monde. J'ai des protections, ajouta mon oncle ; peut-être réussirai-je à vous faire nommer mon coadjuteur ; ne seriez-vous pas bien aise de réunir les commodités de l'opulence avec la sainteté de notre état ?

Je gardais un morne silence pendant ce discours ; le tableau de ma médiocre fortune m'affligeait ; mon

imagination courait le monde et me le représentait comme le seul remède à l'ennui que je commençais à ne plus soutenir. Je revins à moi, et je remerciai mon oncle du soin qu'il prenait de mon bonheur; je lui demandai quelques jours pour faire mes réflexions, et pour me résoudre.

A peine fus-je sorti du quartier abbatial, que je volai chez Dom Léon : c'était le seul religieux pour lequel je me sentais de l'inclination; mon air agité l'étonna : il m'en demanda le sujet avec inquiétude. Je lui racontai mot à mot la conversation que j'avais eue avec mon oncle, et l'espérance qu'il me donnait de me faire son coadjuteur : je lui demandai ses conseils. Les seuls que vous puissiez prendre, me dit Dom Léon, sont dans votre cœur,

c'est lui que vous deviez consulter; sans un vrai penchant pour la retraite, sans une austère vertu, vous serez malheureux dans notre état. Ecoutez, mon cher, poursuivit Dom Léon; cette tranquillité qui semble régner dans le cloître devient à la fin insupportable; cette vie trop uniforme ennuie; le dégoût succède à cette première ferveur, l'illusion cesse, le tableau se montre dans son vrai jour; enfin on est tout étonné de la grandeur du sacrifice, on se repent d'avoir été l'artisan de son malheur, et on se désespère de ne pouvoir y apporter du remède; que ce ne soit pas l'espérance d'être abbé qui vous détermine. Vos obligations augmenteront avec cette dignité d'ailleurs incertaine; si vous n'êtes sage religieux, vous serez malheureux abbé.

Ce que me dit Dom Léon ne fit qu'augmenter mon éloignement pour le cloître, et m'enseigna la réponse que je devais faire à mon oncle. Je laissai passer plusieurs jours pour y donner tout le poids de la réflexion : le huitième s'écoulait quand j'allai le trouver. Je lui dis que je ne me sentais aucun goût pour la retraite ; que sans doute la providence ne m'y destinait pas ; j'admire tous les religieux, ajoutai-je, sans pouvoir les imiter.

Mon oncle, qui me souhaitait moine parce qu'il espérait me voir heureux, n'insista pas davantage ; il crut avoir tout employé, et qu'il ferait en vain de nouveaux efforts. Il instruisit ma famille de mon éloignement pour le cloître, et du renversement de ses projets.

Mon père vint à l'abbaye ; il y passa plusieurs jours à y étudier mon caractère ; cette connaissance le convainquit sans doute que je n'étais pas né pour être moine.

J'avais affaire à un père tendre, qui ne désirait rien tant que le bonheur de ses enfants : il me répéta à-peu-près ce que mon oncle m'avait dit ; ma réponse fut la même ; ses bontés pour moi ne furent point altérées ; il me ramena chez lui avec une tendresse si marquée, qu'elle fit éclater celle de ma mère et de toute ma famille ; tous me firent mille amitiés.

Pendant mon absence, il était arrivé bien du changement dans ma famille ; plusieurs de mes sœurs avaient embrassé l'état monastique ; mon frère avait été marié, et remplissait la place de mon père ; ma

belle-sœur était morte en couches d'une fille qui ne lui avait survécu qu'un mois.

Mon frère, qui trouva sans doute sa consolation dans le bien que lui procura ce double accident, songea à se remarier aussitôt son deuil fini. Mon père, dont la vieillesse devenait infirme, s'y prêta de tout son cœur.

Mademoiselle de Roqueson, fille peu riche d'un gentilhomme de notre voisinage, fut celle que mon frère choisit; il l'avait aimée étant fort jeune : les articles furent bientôt signés; une charge honorable avec une fortune honnête, étaient des motifs trop déterminants pour que la famille de mademoiselle de Roqueson eût pu balancer. Mon père et ma mère travaillèrent à l'envi à rendre cette fête amusante : mon frère fut marié, et les noces

durèrent huit jours, qui s'écoulèrent avec la plus grande rapidité; assemblée nombreuse, bals, bonne chère, rien ne fut négligé; je me crus dans un nouveau monde; j'étais comme enivré à l'agitation continuelle qui m'emportait, à mon empressement à profiter de tout; je me sentis ce penchant invincible pour le plaisir que la contrainte où j'avais été élevé n'avait rendu que plus violent.

Dans la nombreuse assemblée où j'étais, une certaine préférence m'entraînait vers mademoiselle de St.-Félix, parente de ma nouvelle belle-sœur; je n'avais d'attention que pour elle; je la priais toujours à danser, mais si gauchement, et je dansais si mal, qu'elle devait souffrir de mon empressement. Sa grande douceur,

son extrême politesse, l'empêchèrent sans doute de le témoigner. Je ne sais ce que je disais, mais j'étais d'une pétulance qui la fit rougir plus d'une fois. Mon extrême vivacité plut à madame de P. . . . : c'était une femme de trente-cinq à quarante ans, qui connaissait tout le prix d'un jeune homme de seize, d'une taille haute et assez bien prise, dont l'air neuf lui promettait les meilleures choses.

Mon père qui ne pouvait me laisser de grands biens, et qui n'en était que plus inquiet d'un avenir pour moi, se proposa de nouveau de me faire prendre la tonsure, dans l'espérance que quelque bénéfice me mettrait un jour à mon aise. Je me soumis de bonne grâce à ses volontés, et il fut convenu sur-le-champ qu'il m'enverrait à

Besançon, capitale de la Franche-Comté, pour être présenté à l'archevêque. En conséquence je partis avec la noce pour ce pays-là.

Le temps que mon frère était obligé de consacrer aux fonctions de sa charge, et la grande jeunesse de ma belle-sœur, firent que je fus recommandé aux bontés de madame de P.... Elle me promit de me donner tous ses soins, et de me renvoyer débarrassé de cet air gauche qui sied si mal à un jeune homme de condition, et qui semble resserrer l'esprit dans des bornes trop étroites.

Mon frère me présenta à l'archevêque; une retraite de huit jours que je passai dans son séminaire, me disposa à recevoir la tonsure des mains de ce sage prélat.

J'allai voir madame de P.... dans ma nouvelle décoration; j'en

fus reçu avec bonté : Vous m'êtes confié, mon cher abbé, me dit-elle ; je suis chargée du soin de votre éducation par bonne amitié pour madame votre mère, qui est ma parente. Je vous demande deux choses pour ce grand ouvrage : de la docilité et beaucoup de confiance. Prenez-moi pour votre meilleure amie, songez que je veux acquérir ce titre auprès de vous ; loin de nous toute méfiance, elle serait trop nuisible à notre commerce.

Les grâces, continua madame de P...., préviennent étonnamment en faveur de celui qui les possède ; elles sont nécessaires à un cavalier, à l'abbé elles sont indispensables. Joignez-y quelques talents. Je laisse ce soin aux maîtres en ce genre ; je me charge seulement de rectifier ce que ces messieurs donnent de trop guindé.

Soyez docile, avec une jolie taille et de l'esprit, nous vous rendrons un homme aimable ; mais souvenez-vous que je veux que vous me regardiez comme une bonne amie. Je balbutiai quelques remercîments à madame de P...., et lui promis que tous mes soins se borneraient à faire ce qu'elle m'ordonnerait. On annonça du monde, et je me retirai.

Madame de P.... avait trouvé l'art de me fixer auprès d'elle en flattant mon amour-propre ; le projet qu'elle avait formé de me rendre un homme aimable, me transportait ; je trouvais dans l'amitié qu'elle exigeait de moi, un sentiment qui ne coûtait rien au cœur.

La familiarité qu'elle répandait dans tout ce qu'elle me disait, me mettait à mon aise, me fai-

sait trouver du plaisir avec elle. Ajoutez à cela une fraîcheur et un reste de beauté trop séduisant pour un jeune homme dont les passions étaient extrêmement vives; tout cela m'engagea à presser mon retour chez madame de P.... Je la trouvai au milieu d'un grand cercle; mais le jour suivant je fus plus heureux: elle était seule. Mon premier soin fut de lui demander quelle était cette femme, et une grande demoiselle qui la veille faisait partie de sa compagnie, dont l'une m'avait paru assez jolie, et l'autre l'avait été.

- C'est une Parisienne, me répondit madame de P...., qui, à force de sottises, a été obligée de quitter Paris, et de venir chercher en province une société qu'elle ne trouvait plus dans cette grande

ville. Son inconduite l'avait réduite à la dernière misère ; elle a trouvé le moyen de s'en tirer, en trafiquant des charmes de sa fille ; mais, en dépit du grand étalage qu'elle fait, et de cette décence qu'elle emprunte, elle sera isolée. Outre qu'elle est couverte d'ignominie, c'est qu'elle est de la dernière impudence, et d'une hauteur insupportable. Basse et rampante quand elle a besoin des gens, elle voudrait les pulvériser lorsqu'elle a sur eux le moindre avantage. Pour ce qui est de sa fille, elle n'est ni bonne ni méchante ; en d'autres mains elle eût été fille vertueuse. Quel monstre ! dis-je à madame de P..... Est-il possible qu'on ne punisse pas une mère si abominable ?

Que j'aime à voir en vous, répliqua cette dame, cette horreur

pour le crime et pour l'ignominie ! Si la vertu se tait jamais dans votre cœur, que l'orgueil y suplée, et qu'il vous empêche de faire rien qui puisse tourner à votre honte. Je suis bien fâchée de vous quitter, ajouta-t-elle ; j'ai promis à une de mes amies d'aller la prendre pour aller à la comédie ; mais venez après-demain souper avec moi, et nous converserons ensemble.

Je ne me séparai de madame de P.... qu'avec le ferme propos d'être exact à son invitation. Je me rendis chez elle de fort bonne heure pour la trouver seule. Que vous êtes aimable ! me cria madame de P.... au moment qu'on m'annonça ; je ne veux être visible que pour vous, je vous consacre cette journée, nous aurons le temps de parler raison. Vous

la rendez si aimable, lui répondis-je, que je viens avec empressement en recevoir des leçons. Un geste m'assigna ma place sur un canapé qu'elle occupait à moitié. Eh bien, me dit-elle, vous sentez-vous le courage de me prendre pour votre amie? vous savez que je veux le devenir: pour vous en convaincre, je vais vous parler comme la mère la plus tendre. Vous voilà arrivé à l'âge des passions; vous touchez au moment qu'elles vont régner sur vous avec le plus d'empire; je ne vous dirai point de les combattre, ce serait vous mettre continuellement en guerre avec vous-même, ce serait vouloir vous rendre malheureux; mais qu'elles ne vous engagent point, ces passions, à rien faire contre la décence, ni à manquer à l'honnête homme; c'est là le terme

que vous devez leur prescrire ; vous le devez à vous-même, à vos amis, au public. Ajoutez, continua madame de P...., à cet empire sur vous-même, les avantages de la politesse ; c'est par elle que les sociétés se forment et se soutiennent, elle est l'âme de la bonne compagnie. Soyez poli, mon cher petit parent ; soyez attentif, prévenant, ne négligez pas les égards, ayez envie de plaire ; un homme tel que vous devez être, ne doit rien dire que d'obligeant à tout le monde, sur-tout aux femmes ; il les prévient sur tout ce qui peut flatter l'amour-propre : imitez de Vauroi ; quoique mousquetaire, il est fait pour être votre modèle. Egalement ami des hommes et des femmes, il doit cet avantage à son extrême politesse ; vous ne l'entendez jamais médire ni calomnier,

Voyez-le aborder une femme, c'est toujours avec un air de considération; vous le trouverez décent sans gêne, galant sans fadeur, doux sans faiblesse, prévenant sans affectation, complaisant sans bassesse; liez-vous avec lui, vous ne pouvez qu'y gagner beaucoup.

Je trouvai tant de justesse dans tout ce que me disait madame de P...., que je l'en remerciai avec transport, avec une effusion de cœur dont elle me complimenta. Mes soins, ajouta-t-elle, ne se borneront point à vous rendre aimable, je veux tâcher de vous rendre heureux. Enthousiasmé de tant d'attentions, que pourrais-je faire, madame, lui dis-je, qui puisse m'acquitter de toutes vos bontés? Je ne vous demande que la sincérité, reprit madame de P.... en me regardant fixement; je

réclame cette confiance que je vous ai demandée et que vous m'avez promise.

Je vous crois le cœur tendre, j'ai vu vos préférences pour mademoiselle de S.t-Félix : elle est jolie, on la dit fort-aimable ; avouez de bonne-foi que vous l'aimez. Madame de P...... continuait à me regarder fixement ; elle cherchait à démêler dans mes yeux et dans mon air les mouvements de mon cœur ; elle me parut même inquiète, agitée. J'avoue, madame, lui répondis-je avec cette candeur, cette ingénuité qui persuadent toujours, j'avoue que, pendant les noces de mon frère, mademoiselle de S.t-Félix m'attirait auprès d'elle par un charme secret que je ne connaissais pas et que je ne connais point encore ; mais il a cessé depuis que

vous avez eu la bonté de vous intéresser à moi.

Ma réponse rassura madame de P.... ; je la vis plus à son aise ; elle s'imagina, ou que l'impression que j'avais ressentie n'était que légère, ou que l'absence m'en avait guéri ; madame de P.... fut plus tranquille, et continua son instruction. Prenez bien garde, me dit-elle, à votre première inclination ; d'elle dépend souvent notre bonheur ou notre malheur ; de toutes les passions cependant, l'amour est la seule permise pour un galant-homme ; il nous porte aux plus grandes choses, quand l'objet qui nous inspire mérite notre estime. L'amour, tel que je voudrais que vous le sentissiez, est un feu qui vivifie notre âme, la transporte hors d'elle-même, et semble la confondre avec l'objet de

notre tendresse; telle est sa vivacité, qu'elle étouffe en nous tout autre sentiment.

L'air ému de madame de P.... à ce tableau, m'étonna; il semblait que ce feu qu'elle venait de peindre si véhément, fût passé dans ses yeux, dans toute sa personne. Une jolie femme parle-t-elle impunément d'amour à un jeune homme? Aussi rien de plus prompt que l'effet que produisit en moi ce que venait de me dire madame de P....; le même feu coula dans mes veines, un certain frissonnement s'empara de tous mes sens, les désirs succédèrent, mes yeux en annonçaient la vivacité.

Honteux de ma situation, je faisais mes efforts pour la cacher à madame de P....; je tremblais qu'en le devinant, elle ne me jugeât indigne de ses bontés. Mon

trouble et mon embarras l'éclairèrent bientôt ; elle en devint plus familière et plus caressante, et ces caresses chassèrent cette modeste timidité, compagne de l'innocence ; la pudeur, qui annonce un cœur honnête et le germe de la vertu dans un jeune homme, résistait encore ; la séduction rendit ses efforts inutiles, elle aida le plaisir à triompher.

Je trouvai tant de tendresse dans les yeux de madame de P...., ses caresses furent si touchantes, que l'ivresse s'empara entièrement de mes sens ; le plaisir me séduisait au point que je crus l'aimer à l'adoration. Que mon sort est digne d'envie, lui dis-je ! Vous embellissez mon âme au point que je vous en ferais volontiers hommage ; tous mes jours seront consacrés à ma reconnaissance.

Madame de P...., sensible à tout ce que je venais de lui dire, me prit les mains, les serra dans les siennes. Par quel enchantement, me dit-elle, avez-vous fait passer si vîte l'amour dans mon cœur, l'avez-vous rendu si tendre? Hélas! il vous a fait triompher sans aucune résistance; songez que cette facilité est la preuve de mon attachement pour vous; concevez à quel point vous m'êtes cher : ce qu'une femme a de plus précieux, je l'ai remis à votre discrétion; rassurez-moi, quel usage en ferez-vous? Ma félicité, répondis-je; j'ai trouvé dans vos complaisances la source du bonheur, il est le garant de mes serments.

Que les heures coulent rapidement dans les plaisirs! Il était fort tard, et je croyais bonnement

qu'il n'était pas l'heure de me retirer.

Madame de P..... jeta les yeux sur sa montre, elle marquait deux heures; elle n'était nullement scrupuleuse : mais, décente dans son domestique, elle m'obligea de la quitter; telles étaient mon ivresse et mon ardeur, que je sortis sans ressentir cette satiété qu'on éprouve auprès d'une femme qu'on n'aime pas, lorsque les désirs sont satisfaits.

Je me félicitai de ma conquête; je me promis de me l'attacher par l'amour le plus tendre; j'ignorais le pouvoir du tempérament et combien il nous fait illusion; je croyais que mon âme ressentait ce qui n'était que l'ouvrage de mes sens. Je retournai chez madame de P...., dans cette situation; j'y

volai avec cet empressement que donne l'idée du plaisir, et la certitude d'en jouir ; je la trouvai qui finissait sa toilette : elle avait mis en usage tout ce qu'à cet âge on peut employer pour fixer une beauté qui échappe. J'avoue qu'elle me parut séduisante : à peine fûmes nous seuls, que je donnai l'essor à mes transports ; la résistance qu'on feignit de m'opposer ne les rendit que plus vifs : pressé, on céda. Madame de P..... devint si tendre, que je crus que l'amour m'avait ouvert tous ses trésors. Peu économe, j'y puisai les plaisirs avec une ardeur que j'espérais ne devoir jamais finir. Madame de P..... modéra cet emportement, et prolongea ce que j'appelais pour lors mon bonheur. L'automne approchait ; madame de P..... m'invita d'aller passer cette saison à

sa campagne : elle me dit qu'elle avait écrit ce projet à mon père ; notre voyage fut fixé à peu de jours ; enfin nous partîmes pour sa terre. A peine fûmes-nous à la campagne, que madame de P....., qui s'attachait de plus en plus en me prodiguant ses faveurs, songea à mettre à profit cette solitude pour me donner des leçons de cette philosophie qui fortifie et éclaire la raison sans l'assujétir à des idées systématiques. Lorsque par les connaissances que vous avez acquises, me disait-elle, vous aurez éclairé votre esprit, gardez-vous bien de vouloir fronder les préjugés reçus, encore moins de tâcher de les détruire. Je vous dirai plus ; je vous dirai de les suivre, vous n'aurez point à en rougir ; notre siècle est dégagé de ceux qui humiliaient la raison.

Eh ! que serait l'amour, sans ce préjugé qui le ferait traiter avec dignité ? Ce ne serait plus qu'un appétit grossier qui nous approcherait trop des brutes ; on ne goûterait plus cette douce volupté ; ce serait fait de ces liaisons où le sentiment se manisfeste et l'âme s'amollit ; la pudeur ne serait plus que minauderie ; elle est cependant le plus bel apanage de la beauté ; et de combien d'autres biens ne nous priverait-on pas, si on nous enlevait toutes nos illusions ! A présent que j'écris ces mémoires, et que je suis arrivé à l'âge où la raison est fortifiée par l'espérance, oserais-je être d'un avis contraire à nos philosophes modernes qui veulent détruire tous les préjugés ? L'amour de la patrie, ce préjugé heureux, fit la grandeur de Rome, et la rendit maî-

tresse de l'Univers; le point d'honneur, ce mobile du courage dans la nation française, l'anime et lui fait entreprendre les plus grandes choses. Qu'aurait été Rome, si ses citoyens, d'un œil prétendu philosophique, avaient scruté cet amour de la patrie, et l'avaient privé de cette grandeur que l'idée lui avait attachée ? que seraient de nos jours nos jeunes gentilshommes, l'espoir de la nation, si, répandant des lumières dangereuses dans leurs esprits, on les dépouillait de ce préjugé, de ce point d'honneur qui les fait voler à la gloire? Chacun peu-à-peu userait à son gré de sa liberté; de là naîtrait le désordre; plus de subordination, plus de lois, plus d'harmonie dans la société, elle serait anéantie.

La campagne perdait sa pa-

rure, le froid commençait à la rendre triste ; nous projetions de retourner bientôt à la ville, lorsqu'un laquais de mon frère vint m'apprendre que mon père était à l'extrémité. Je fis au moment même part de cette nouvelle à madame de P..... A peine pris-je le temps de lui faire mes adieux; je me rendis à R.... avec toute la célérité possible ; la consternation que je vis répandue dans la maison, m'annonça ma perte et mon malheur ; je mêlai mes larmes à celles de toute ma famille, je pleurai avec elle le meilleur des pères ; le temps clama peu-à-peu ma douleur ; les discussions d'intérêt qui succédèrent à ces premiers moments de tristesse, y firent diversion. Ma mère exigea que je passasse le temps de mon deuil auprès d'elle ; j'employai ce temps

à faire des réflexions sur moi-même ; je voyais avec regret que ma légitime était trop médiocre pour suffire à une vie aisée ; j'étais indécis sur le parti que je prendrais, ma mère m'exhortait à suivre mon état d'abbé. Le goût que j'avais pour les plaisirs me le rendait incommode. Je résolus de m'en rapporter à madame de P..... Je ne lui avais pas écrit depuis que je l'avais laissée à ma campagne. Cette réflexion ne me retint pas ; j'allai avec confiance lui demander ses conseils ; j'eus d'abord à essuyer quelques reproches sur mon silence, je m'excusai sur la tristesse dans laquelle j'avais passé le long temps que j'avais été sans la voir. J'ai le cœur si pénétré de vos bontés, madame, lui dis-je, que je viens vous prier d'y mettre le comble ; je suis dans la malheu-

reuse obligation de devenir l'artisan de ma fortune, celle que je tiens de mon père est trop médiocre pour mes besoins; soyez assez bonne pour m'éclairer sur ce que je dois faire.

Ma confiance ranima l'amitié de madame de P.....; nous parcourûmes ensemble tous les états, chacun avait son désagrément, ou bien mon peu fortune y mettait un obstacle. Celui que j'avais embrassé paraissait être le meilleur; mais on n'y peut prétendre au bien-être, qu'en affectant une vertu que j'étais incapable de feindre. Le service fut jugé l'état qui me convenait le plus. Madame de P..... me conseilla de faire un voyage à Paris pour y solliciter de l'emploi. La guerre commençait à devenir certaine, et me promettait un succès facile; je vou-

lus employer les mêmes remercîments qui m'avaient si bien réussi; je trouvai une résistance que je ne pus surmonter, j'abandonnai mon entreprise sans humiliation; je m'étais toujours bien douté que la délicatesse de madame de P..... n'allait pas jusqu'à aimer un homme absent. Je la quittai dans le dessein de suivre ses conseils, et de ne retarder mon départ qu'autant de temps qu'il m'en faudrait pour m'y préparer. Je partis enfin, et j'arrivai à Dijon le jour des états. Le hasard m'y fit rencontrer de Vauroi que la fureur du jeu y avait attiré. Il était mon ami; je lui fis part de mon voyage et du motif; il m'engagea de le différer de quelques jours, de passer le temps des états avec lui, sous promesses de m'accompagner à Paris, si la

fortune lui était favorable. J'acquiesçai à tout ce qu'il voulut ; j'étais sans connaissance dans cette ville : le jeu devint ma ressource contre l'ennui ; j'unis mes intérêts avec ceux de Vauroi ; il joua depuis ce moment avec un bonheur si constant, qu'il fallait une réputation aussi établie que l'était la sienne pour n'être pas soupçonné.

Comme j'étais sans passion pour le jeu, je saisissais les heures du spectacle et du bal pour m'en éloigner. Un soir, harassé sur la fin d'un bal, j'étais tranquille dans une loge ; j'y sommeillais de lassitude. Un masque, en domino couleur de feu, vint m'agacer. Est-ce la fatigue ou l'ennui, me dit ce masque, qui vous tient dans cet état d'anéantissement ? Quelle qu'en puisse être la cause,

beau masque, lui répondis-je, elle cessera si vous me permettez de danser avec vous. Je fus pris au mot, et nous profitâmes d'une place qui se trouva vacante. Pendant que je dansais, je ressentais un plaisir secret d'être avec mon inconnue ; elle avait un son de voix qui allait jusqu'à mon cœur ; je lui dis combien j'étais flatté que le hasard m'eût procuré l'avantage de lui faire ma cour, que ce serait à l'avenir le plus..... La danse qui finit à ce moment, m'empêcha de continuer. Je suis contente, dit-elle ; je voulais savoir si vous aviez profité des leçons de madame de P..... Elle disparut aussitôt comme un éclair, et se perdit dans la foule, sans qu'il me fût possible de l'arrêter. Je fis plusieurs fois le tour de la salle ; je visitai scrupuleusement toutes les

loges sans succès. Malgré mon impatiente curiosité, je pris le parti de me retirer, résolu de tenter l'impossible pour découvrir ce que je cherchais.

Il semblait que le jeu nous eût rendu plus intimes, Vauroi et moi. Je lui racontai mon aventure; il convint que c'était quelqu'un qui avait su ma liaison avec madame de P.... Mais quelle était cette personne? Voilà ce que je désirais ardemment de savoir. Je mis mon imagination à la torture, pour trouver les moyens d'y parvenir; le bal prochain fut toute ma ressource. Comme elle dansait supérieurement, j'espérais l'y reconnaître; je parcourus en attendant toutes les promenades, je visitai toutes les églises, et je ne trouvai nulle part mon inconnue. Je la cherchais avec un empressement

qui annonçait plus que de la curiosité. Vauroi s'en aperçut, et m'en badina. Je lui avouai que je m'occupais sérieusement de cette aventure. J'ignore ce que j'éprouve, lui dis-je, mais je m'y sens transporter par un je ne sais quoi, qui, sans être déterminé cependant, m'entraîne comme malgré moi. Je fis mes recherches avec autant d'intérêt que de plaisir; enfin, le jour du bal arriva, mon ami voulut m'y accompagner. Nous n'y trouvâmes d'abord que peu de personnes, parmi lesquelles je ne vis pas mon inconnue; j'examinais avec attention tous les masques. Vauroi perdait patience, lorsque j'aperçus dans une loge deux femmes, dont l'une était en domino couleur de feu. Nous les abordâmes avec cette familiarité que l'usage du bal autorise. La

ressemblance du domino, presqu'une même taille, m'en imposèrent un moment; l'illusion ne fut pas longue, le cœur ne peut se tromper; je ne trouvai plus ce que je croyais avoir rencontré. Tandis que je regrettais mon erreur, elle se changea en réalité; je retrouvai mon inconnue dans celle que j'avais prise pour sa compagne, elle dansait avec de Vauroi; le charme m'entraîna près d'elle. Ah! madame, lui dis-je, votre agilité vous décèle, vos grâces percent le voile, on vous devine. Mon masque, me répondit cette dame, me confond si bien avec le reste de l'assemblée, que mon secret est en sûreté. Le bruit de la danse m'empêcha de répondre; je passai tout le temps qu'elle continua à l'examiner scrupuleusement, et tout me retraçait celle

que je prenais tant d'intérêt à retrouver. A peine eûmes-nous gagné sa loge, que je l'assurai que rien au monde ne la ferait méconnaître. Vous avez pris l'inutile précaution, lui dis-je, de changer de domino; tout cela n'a pu empêcher que je ne vous reconnusse.

Je la priai avec instance de se démasquer; mes prières furent si pressantes, qu'elle crut qu'on la prenait pour une autre. Elle voulut se réjouir de la méprise et de mon embarras, en se démasquant. Que je fus agréablement surpris de voir mademoiselle de St.-Felix! Eh! mademoiselle, lui dis-je en me démasquant à mon tour, par quel heureux hasard êtes-vous en cette ville? Elle rougit en me reconnaissant; mais, bientôt remise de son trouble, elle me dit que depuis six mois elle était mariée

avec monsieur de Saint-Hilaire, ancien lieutenant-colonel de cavalerie, et qu'elle habitait Dijon. Je la félicitai assez froidement sur son mariage; je me plaignis de ce que ma famille l'avait ignoré. Vous connaissez mes importunités dans de semblables occasions, lui dis-je, vous les avez voulu éviter; les noces de mon frère sont l'époque la plus intéressante de ma vie. Mon cœur vous y voua un hommage éternel. Malheureux, j'ignorais l'art de rendre ce que je sentais; plus malheureux encore, ajoutai-je d'un air pénétré, je suis forcé de le concentrer. Je vous félicite, monsieur, me dit madame de Saint-Hilaire avec méchanceté, vous avez profité des leçons de madame de P.....; elle a su vous rendre galant. Que je lui aurais d'obligations, repris-je

avec vivacité, si elle avait pû me rendre aimable et persuasif! Mais ma tendresse, madame, est votre ouvrage; ç'est vous. . . . . J'allais donner l'essor à mon cœur, sans faire attention que j'étais environné de monde, lorsque nous fûmes joints par une troupe de masques qui me parurent insupportables.

Pendant leurs agaceries, je fixais madame de Saint-Hilaire; mes regards s'attachèrent sur elle avec opiniâtreté, je cherchais à lire dans ses moindres mouvements. Ces incommodes masques continuaient leurs importunités, et me privaient d'un temps, qui, à chaque moment, devenait plus précieux, en devenant plus court; ils nous laissèrent libres enfin. Je priai madame de Saint-Hilaire de me permettre d'aller lui faire

ma cour ; elle s'était aperçue de l'impression qu'elle avait faite sur moi ; elle parut balancer : Je vais commencer une carrière, lui dis-je, pour laquelle j'ai besoin des conseils de monsieur de Saint-Hilaire; vous êtes trop bonne pour m'ôter les moyens de les recevoir et d'en profiter. Elle se rendit à cette considération. Vous trouverez, me dit-elle, dans monsieur de S.t-Hilaire, un vieillard respectable qui a tout l'agrément d'un ancien militaire ; il est gai, il aime les jeunes gens sensés ; incapable de cette basse jalousie qui séquestre une femme de toute société ; il est délicat sur les égards qu'on a pour elle; il exige de la considération pour les femmes ; il ne peut supporter cette espèce de petits-maîtres prétendus, dont les politesses insultantes annoncent des

droits acquis, ou tout au moins, des prétentions. — Je sentis ce à quoi m'engageait ce portrait; je me promis bien d'en faire usage. Le bal qui finissait; obligea madame de Saint-Hilaire de se retirer; je lui donnai la main jusqu'à sa voiture. Elle s'était aperçue, comme je l'ai déjà dit, de mon amour; elle craignait l'étourderie si commune à mon âge; c'est pourquoi elle me dit que je ne trouverais pas chez elle mademoiselle de Saint-Félix. Je l'assurai que mon respect pour madame de Saint - Hilaire empêcherait qu'elle ne comdamnât les sentimens que j'avais voués pour ma vie à mademoiselle de Saint-Felix.

Il ne me fut pas difficile de connaître la nature de l'intérêt qui m'avait engagé à faire des recherches si exactes, l'amour s'était em-

paré de mon cœur avec trop d'empire ; je me prêtai à tout ce que voulut ce fier vainqueur. Eh! comment lui résister ? Toute la nature lui est soumise ; tout annonce son triomphe ; les arts mêmes sont consacrés à sa gloire. Je ne fus plus occupé qu'à faire passer dans l'âme de madame de Saint-Hilaire ce que je sentais si vivement; j'y mis toute mon ambition. Je m'empressai à lui faire ma cour ; je volai chez elle avec cette parure recherchée qui affiche l'envie de plaire. A mesure que je m'approchais du moment, je me sentis moins maître de moi. Lorsqu'on m'annonça, un battement de cœur me saisit ; je tremblais au point que j'avais peine à me tenir sur mes jambes, toutes mes résolutions ne purent empêcher ces mouvements ; monsieur de

Saint-Hilaire les attribua à une extrême timidité, et cette timidité le prévint en ma faveur. Pour me l'attacher davantage, je le consultai sur mon voyage de Paris ; je l'assurai que je suivrais scrupuleusement les avis qu'il me donnerait. Cela me réussit à merveille ; il me pria de regarder sa maison comme la mienne, pendant mon séjour à Dijon. Je jetai de temps en temps un regard timide sur madame de Saint-Hilaire ; je voulus plusieurs fois lui parler, l'expression me fuyait. Je lui balbutiai quelques mots sans suite, auxquels je ne compris rien, et qu'elle ne comprit pas davantage.

J'avais projeté d'abréger ma visite ; je ne sais comment le temps s'écoula, mais je la prolongeai au-delà de deux heures. Quelle que

fût

fût ma contrainte, je crus en entrevoir une plus grande, dans monsieur de Saint-Hilaire. Cette découverte m'alarma ; je l'interprétai toute à mon désavantage ; elle détruisait en un moment mes plus chères espérances. De Vauroi, toujours favorisé de la fortune, me trouva dans ces obligeantes réflexions ; il devina aisément la cause de la tristesse dans laquelle il me vit plongé. Le cœur aime à s'épancher, je versai ma douleur dans le sein de mon ami ; je lui racontai mes peines, mes frayeurs. Il prit soin de faire renaître mes espérances, par la même cause qui les avait détruites. Soyez sûr, me dit-il, que cet air gêné, cette contrainte, cette rougeur qui me désespère, sont une preuve infaillible du trouble que vous causez à Me. de S.t-Hilaire,

vos sentiments ne lui ont pas échappé ; elle a craint que son mari ne devinât les siens. Voilà la cause de sa contrainte ; sa rougeur prouve l'agitation de son âme, elle tremble peu d'y trouver ce que vous avez si à cœur d'y faire germer. On croit facilement ce qu'on désire ; un rayon d'espérance vint me luire ; j'osai me flatter ; je sentis combien Vauroi, me serait utile ; le calme de son âme le mettait à portée de juger des mouvements de madame de Saint-Hilaire, qui auraient échappé à mon trouble ; j'ignorais que ce calme ne sût pas apprécier mille petits riens que l'amour met à profit. Je le priai de venir démêler avec moi ce qu'il soupçonnait ; je le présentai à monsieur et madame de Saint-Hilaire, qui nous firent l'accueil le plus

obligeant. Je continuai par ma confiance à gagner celle du vieillard. Vauroi examinait attentivement madame de Saint-Hilaire; nous sortîmes sans qu'il eût rien remarqué qui pût ou augmenter ou détruire ses soupçons; nous fîmes plusieurs visites; Vauroi en sortit presque toujours rêveur; je m'aperçus de sa mélancolie; je lui cachai ma remarque; je craignais de le chagriner, en lui parlant d'une chose dont il me faisait mystère. Nous faisions ensemble la partie de madame de Saint-Hilaire; je surpris les yeux de Vauroi attachés sur elle, l'amour s'y peignait tout entier. Aussitôt la jalousie versa son funeste poison dans mon cœur; quels terribles effets n'y produisit-il pas! La douleur s'empare de toutes les facultés de mon âme; l'amour et

l'amitié s'unissaient pour me tourmenter plus cruellement : le parallèle que je fis de la façon aisée avec laquelle madame de Saint-Hilaire traitait de Vauroi, et de la contrainte qu'elle marquait avec moi, me paraissait être une preuve convaincante du penchant de son cœur pour mon rival ; je ne pus y résister ; je priai monsieur de Saint-Hilaire de se charger de mon jeu ; je prétextai une colique, et me retirai le cœur percé de mille traits.

Des idées plus tristes les unes que les autres se présentaient en foule à mon imagination ; la vengeance vint ranimer ma fureur ; je voulais immoler mon rival à ma tranquillité. Ce n'était plus Vauroi, cet ami tendre à qui je devais l'obligation de l'abondance où je me trouvais ; ma

confiance trahie ne me montrait plus en lui, que mon plus dangereux ennemi, qui me ravissait ce que j'avais de plus cher. Toutes mes pensées se tournèrent à me procurer sa perte; à peine sa vie me suffisait-elle. Tels étaient mes transports, que je crus à ce moment satisfaire ma vengeance, et le voir tomber sous mes coups. Vauroi mourant me rendit à moi-même; la pitié succéda à ma fureur, elle rétablit bientôt le calme dans mon esprit et me mit à portée de faire des réflexions. Que le sang-froid est cruel après la fureur!

J'eus honte de mon emportement. Ce qu'auparavant je prenais pour grandeur de courage, pour victime due à ma douleur, n'était que barbarie. Malheureux! le même coup m'aurait privé pour toujours d'un ami et d'une maî-

tresse. Insensé ! me disais-je, est-ce teint du sang d'un homme aimé de madame de Saint-Hilaire que j'irai jusqu'à son cœur ? Employons pour plaire les mêmes moyens que Vauroi, soyons plus aimable que mon rival, balançons ses belles qualités par de plus belles encore, forçons madame de Saint-Hilaire à me donner la préférence, ou à se repentir d'être la cause de mes peines.

Vauroi entra dans ma chambre lorsque je me disposais à suivre ce parti. Je ne fus pas maître d'un mouvement de colère ; j'avais trop d'intérêt à la faire éclater, ma raison prit le dessus. Vauroi était inquiet, rêveur ; un morne silence régnait entre nous deux. Je lui savais bon gré de sa tristesse ; elle était analogue à ma situation ; un air triomphant m'au-

rait peut-être fait sortir des bornes que je m'étais prescrites. Je rompis moi-même le silence; je lui demandai si ses remarques confirmaient ses soupçons, qui m'avaient tant flatté. Faites-m'en part, lui dis-je; mais de grâce, soyez sincère; je ne vous pardonnerais jamais de l'avoir abusée. Que vous êtes heureux, me dit Vauroi en soupirant! Vous êtes aimé de la plus tendre des femmes. Je vais vous ouvrir mon cœur, et vous jugerez de la justesse de mes remarques: l'envie de vous être utile m'a fait examiner attentivement madame de St.-Hilaire; je l'ai trouvée digne de tous les hommages, mon cœur n'a pu lui résister. Le premier effet de mon amour a été la jalousie; je vous l'avouerai, j'ai vu avec peine qu'une tendre sympathie l'entraî-

nait vers vous; tout me l'a prouvé: sa tristesse après votre départ, son inquiétude qu'elle n'a pu cacher assez, mille riens qui n'échappent pas à un rival, m'ont appris votre bonheur. Ce que me disait de Vauroi portait par degré la joie dans mon âme; tout changea de face, les objets ne me parurent plus les mêmes; il me sembla qu'un nouveau jour luisait pour moi. J'embrassai de Vauroi avec transport; mais la réflexion que je fis qu'il était mon rival, troubla ma joie; il était trop aimable pour ne pas me faire trembler. Ce qu'il m'apprenait du penchant de madame de Saint-Hilaire pour moi, ne me rassurait pas. Je serais le plus heureux des hommes, lui dis-je; les secrets que vous me dévoilez mettraient le comble à ma félicité, si elle ne

me coûtait pas votre tranquillité ; vous me montrez, dans un ami redoutable, un ami malheureux, un rival trop à craindre. Rassurez-vous, me dit Vauroi, et soyez sûr que je ne troublerai pas votre bonheur ; l'amitié a des droits trop sacrés sur mon cœur pour ne pas vous sacrifier les germes d'une passion qui nous nuirait à tous deux. Oui, j'étoufferai des sentiments qu'un tendre retour de M.e de S.t-Hilaire aurait rendus éternels ; mais son indifférence et ce que je vous dois, vont me les faire ensevelir dans les plus profonds replis de mon cœur.

Je regardai Vauroi avec admiration ; l'empire qu'il avait sur lui m'étonna d'autant plus, que j'étais bien éloigné d'un semblable effort. Il était trop grand à mes yeux. Je n'osai jamais lui faire

l'aveu de mes faiblesses. Heureux triomphe qui m'attacha pour long-temps un véritable ami ! Je le serrai dans mes bras ; cherchant en vain des expressions capables de lui marquer ma juste reconnaissance, la joie qui éclatait dans tout mon être, lui montra en partie ma sensibilité.

Mon amour prenait de nouvelles forces des peines que j'avais ressenties ; je brûlais de revoir madame de S.t-Hilaire ; un laquais vint le lendemain matin s'informer de ma santé de sa part. Que je fus sensible à cette attention ! Je m'imaginais qu'elle était la preuve de ce que m'avait dit Vauroi. Un rien intimide le tendre amour, un rien l'encourage. Je pris la résolution de dire à madame de S.t-Hilaire combien je l'aimais. J'allai chez elle l'après-dînée pour lui

faire cet aveu : tout me favorisa ; je la trouvai seule. Cette émotion qu'on ressent à la vue de ce qu'on aime, me mit dans un désordre qui rompit tous mes projets ; je m'enivrais du plaisir de la voir, je la contemplais avec un trouble, avec un agitation qui me coupait la parole ; le *je vous aime* vint mourir plus d'une fois sur mes lèvres. Madame de S.t-Hilaire était interdite de ma situation ; elle voyait les marques du plus tendre amour : nos regards, sans doute d'intelligence avec nos cœurs, se rencontrèrent ; les siens virent tout mon embarras, ils portèrent un nouveau degré de tendresse dans mon âme, mes yeux se mouillèrent de larmes que leur fit verser le sentiment. Pardonnez, madame, lui dis-je, à la vivacité de ce que vous m'inspirez ; j'avais juré de ne

vous faire connaître mon amour que par mes soins ; ma bouche ne devait jamais trahir les secrets de mon cœur, mais ils m'échappent malgré moi. Oui, madame, je vous aime de l'amour le plus tendre, le plus pur. A peine eus-je proféré ces mots, que la crainte me saisit ; une pâleur mortelle me couvrit le visage. Madame de S.t-Hilaire craignant que je ne m'évanouisse, courut chercher un flacon. Ce secours vint à propos, mes sens se remirent. M. de S.t-Hilaire entra un moment après ; et comme il prit ma pâleur pour une suite de la colique que j'avais feinte la veille, il me gronda de m'être exposé à l'air. Le cercle devint nombreux ; on m'y badina d'être presque tombé en faiblesse tête à tête avec une jolie femme ; je soutins la plaisanterie le moins

mal que je pus ; je me retirai, et fis des réflexions sur ma situation.

Les effets que l'amour produisait sur moi me faisaient trembler ; un moment de jalousie m'avait excité à me couper la gorge avec le meilleur des amis ; je n'avais pu faire l'aveu de cet amour, sans risquer de m'évanouir. Je frémis de la tyrannie qu'elle exerçait sur moi ; je ne pouvais plus répondre de rien, je n'avais plus d'empire sur mon âme. Madame de S.t-Hilaire, sensible, fit évaporer toutes ces réflexions, que la force de ma passion aurait rendues inutiles. Je m'arrêtai à cette flatteuse idée, qui me promettait des plaisirs sans nombre. J'aurais bien voulu partager ma joie avec de Vauroi, lui faire part de mes espérances ; je fus assez discret pour les lui taire ;

je craignais d'insulter à sa douleur, je lui devais ce ménagement. Cependant mon bonheur n'était fondé que sur des conjectures ; je ne pouvais me le dissimuler. Ce que m'avait dit de Vauroi, l'air tremblant de madame de S.t-Hilaire lorsque je lui parlais de mon amour, était toute ma certitude : ses yeux avaient paru touchés de ma situation ; mais n'était-ce pas un simple mouvement de pitié ?

Je rejetai bien loin toutes ces remarques ; elles rendaient mon bonheur trop incertain. Je m'empressai d'aller entendre madame de S.t-Hilaire me le confirmer ; elle travaillait seule dans son cabinet. Lorsqu'on m'annonça, elle demanda sa femme de chambre ; Rosalie entra au même moment que moi. Madame de S.t-Hilaire la fit

rester sous prétexte d'y continuer l'ouvrage qu'elle quittait. Je me félicitais d'être venu si à propos; mais Rosalie que je souhaitais à cent lieues de là, rendit vaine une si favorable occasion.

Madame de St-Hilaire était extrêmement parée; je me plus à croire que c'était un tribut qu'elle payait à mon amour, et qu'elle voulait joindre l'art à la nature, pour me fixer plus sûrement. Je lui fis mon compliment sur l'élégance de son ajustement : une partie de comédie qu'elle me dit avoir faite avec une de ses amies pour le soir, me tira de mon erreur, et me confondit avec le public. Je lui offris d'être son écuyer. La femme avec laquelle elle allait au spectacle, servit d'excuse, et je fus refusé; je compris bien qu'on me punissait de ma témérité de la

veille, et qu'on voulait me fuir ; je fus terrassé. Un laquais vint avertir que madame de S.t-Hilaire était attendue ; je lui donnai la main avec un air si pénétré et si respectueux, que je l'aurais attendrie, si elle eût daigné jeter un regard sur moi. Je l'aidai à monter en voiture, et me hâtai d'aller à la comédie.

Que m'importait la pièce qu'on allait jouer ! Ce que j'avais de plus cher au monde devait s'y trouver ; je sentais de plus en plus combien la vue de madame de S.t-Hilaire m'intéresserait ; je n'eus garde de m'en priver un moment par ma faute ; je n'osai jamais me présenter pour lui donner la main à la descente de son carrosse ; j'allai me placer au fond de l'amphithéâtre, et je me mis de façon que je pouvais la voir à mon aise.

Dieu ! qu'elle était belle ! Un peu de mélancolie la rendait encore plus intéressante ; la plus belle âme, mais une âme inquiète, se peignait sur sa physionomie. Que j'avais de plaisir à la contempler ! Je sentais le trouble des premiers traits de l'amour, et tout le feu de cette passion. Madame de S.t-Hilaire ne paraissait pas faire attention au spectacle. Plus à elle-même qu'à ce qui l'entourait, elle semblait recueillie et toute entière à ses pensées. Si j'en étais l'objet, me disais-je, si mon amour l'occupait !..... Mais non, ajoutai-je, on ne me fuirait pas, Rosalie ne serait pas restée près de nous par son ordre. M.e de S.t-Hilaire était inquiète comme si elle eût aimé. Hélas ! peut-être aime-t-elle! Quel serait mon sort, continuai-je, si elle avait le cœur prévenu pour

un autre! Une révérence qu'elle fit à Vauroi qui l'avait saluée du théâtre, la tira de ses rêveries, et mit fin à ses réflexions. Le spectacle ne l'occupa pas beaucoup ; aucun de ses mouvements ne m'échappait ; mes yeux se promenaient tour-à-tour sur elle et sur Vauroi ; je cherchais à m'éclairer. Madame de S.t-Hilaire jeta les siens sur tout ce qui l'environnait, et ne les arrêta nulle part ; ses regards s'échappèrent de mon côté pour s'en détourner aussitôt ; il semblait que le feu des miens les intimidât.

Un moment après Vauroi disparut ; le spectacle finit, et je me rendis chez moi enivré d'amour ; mais de cet amour soumis qui fait respecter les rigueurs d'une maîtresse. Je résolus de le taire, cet amour, de le concentrer ; je ne pouvais prendre sur moi de ne

plus voir madame de S.t-Hilaire, je ne pouvais m'imposer cette peine ; mais je n'allais chez elle qu'aux heures d'assemblées ; quelques regards étaient les seuls interprètes de mon cœur. L'effort que je me faisais perça bientôt ; l'âme n'est pas long-temps dans la douleur, sans que le corps s'en ressente. Un teint pâle, un air défait, me firent remarquer même de madame de S.t-Hilaire ; elle en fut peinée.

Un jour que tout le monde était au jeu, j'étais le seul dans l'inaction. Madame de Saint-Hilaire ne jouait pas, mais elle s'était approchée de la fenêtre, pour finir une broderie qui demandait le grand jour ; je m'éloignais tant que je pouvais, une force supérieure me ramenait toujours auprès d'elle; j'y restai accablé de cette

douleur tendre, qui peint si bien les besoins de l'âme; je la regardais avec un profond silence, elle jeta, sur moi, les yeux avec cet air touché qui précède les larmes; ma situation l'émut, l'attendrit; nous soupirâmes, et nos larmes coulèrent. Madame de S.t-Hilaire se leva avec précipitation, pour me les dérober; mais je les avais déjà aperçues, ces précieuses larmes.

Quelle lumière elles portèrent dans mon cœur! Elles m'apprirent mon bonheur. Ce cœur, un moment auparavant pénétré de douleur, ressentait la joie la plus pure qui fût jamais; mon âme brûlait d'un feu qu'un soupir, une larme avaient rendu la source de ma félicité. M.e de S.t-Hilaire envoya faire des excuses de son absence, et fit dire qu'elle était occasionnée par

une migraine violente. M. de Saint-Hilaire disparut un moment, pour s'assurer par lui-même de la situation de sa femme ; il nous dit en rentrant, qu'elle se plaignait d'un grand mal de tête. Je revins chez moi jouir en secret de mon triomphe. Je n'avais plus de doute sur la sensibilite de madame de Saint-Hilaire ; cette certitude m'élevait au-dessus de moi-même ; tout ce qui m'entourait paraissait m'instruire de mon bonheur, y prendre part : singulier effet de notre imagination, qui transforme les objets suivant les idées dont elle est remplie! Mon laquais me remit une lettre à mon réveil, qui lui avait été donnée par un inconnu. Je l'ouvris ; elle était de madame de Saint-Hilaire : je la parcourus avec

transport ; elle était conçue en ces termes.

« Mes larmes vous ont appris
« ce que j'aurais voulu cacher à
« l'univers entier, à moi-même.
« Au nom de ces sentimens que
« vous avez trop bien su me
« peindre, précipitez votre dé-
« part ; partez, volez à la gloire.
« Songez que j'ai un devoir à
« remplir, une réputation à con-
« server, la tranquillité d'un mari
« à qui je dois tout, à ménager.
« Que de motifs pour justifier ma
« prière ! Un cœur comme le
« vôtre doit en connaître toute la
« force. Au nom de Dieu, par-
« tez ; si mes vœux peuvent
« quelque chose sur votre des-
« tinée, vous serez le plus heu-
« reux des hommes ».

Cette lettre me fit autant d'im-

pression que si elle m'eût donné les preuves du retour que m'accordait madame de Saint-Hilaire. Que j'eus du plaisir à la lire, à la baiser, à la baigner de mes larmes! Je fus long-temps à ne m'occuper que de cet aveu flatteur; j'oubliai tout le reste pour me remplir des douceurs qu'il me procura. L'ordre de partir que l'on me prescrivait, ne put les diminuer; je laissai à mon cœur le soin de témoigner toute ma répugnance à m'y soumettre. Que ne peut pas le cœur sur l'objet de sa tendresse, lorsque l'amour est de moitié? Je peignis si bien les rigueurs de l'absence à madame de Saint-Hilaire, qu'elle partagea mes frayeurs, et me laissa le maître de prolonger mon séjour. La permission que madame de Saint-Hilaire m'accordait de

lui faire ma cour, l'aveu qu'elle m'avait fait de sa sensibilité, les suites de mon amour, tout cela l'épouvantait; elle me fit part de ses craintes ; je la rassurai sur l'étourderie si commune à mon âge, et presque inévitable dans une passion tumultueuse; je lui jurai que toute mon ambition était de l'aimer, tous mes vœux de lui prouver mes désirs, d'embellir mon âme de mille belles qualités, de la modeler sur la sienne, afin qu'étant ornée de ses mêmes vertus, un même lien les unît à jamais.

Je ne sais avec quel ton je proférai ces paroles, mais elles plurent à madame de Saint-Hilaire, crédule. La vérité a des droits sur les âmes pures; la vertu de madame de Saint-Hilaire lui fit ajouter foi plus facilement à celle que je lui vouais.

Ce

Ce n'était plus assez pour moi d'avoir la liberté de faire ma cour à madame de Saint-Hilaire ; je voulais me l'attacher de façon que l'absence indispensable à laquelle j'étais comdamné, ne pût éteindre son amour ; il était tout mon bien, et même si nécessaire au bonheur de ma vie, que la crainte qu'il ne s'éteignît me faisait souvent éprouver des moments d'une tristesse fâcheuse. J'aurais désiré me l'attacher de cent façons ; j'aurais voulu exciter sa reconnaissance, flatter sa vanité, captiver son cœur, amuser son esprit; j'aurais souhaité que tout en moi l'eût fixée pour jamais. Je n'avais pû lui donner d'autre preuve de ma tendresse, que l'effusion de mes sentiments ; mon amour n'avait éclaté que dans mes yeux, aucun sacrifice ne l'avait signalé ;

j'aurais désiré lui immoler ce que la terre a de plus séduisant. Je cherchais dans une aveugle soumission à ses volontés, dans les soins les plus assidus, à lui prouver mon amour et l'empire qu'elle avait sur moi.

La fête de madame de Saint-Hilaire, qui approchait, me fournit un prétexte pour une galanterie que l'usage autorise. Je m'adressai d'abord à monsieur de Saint-Hilaire pour sonder s'il ne s'y opposerait pas. Comme il était amoureux de sa femme, il cherchait avec empressement ce qui pouvait l'amuser, et la distraire sur une disproportion d'âge aussi grande : il voulait se charger du soin et de la dépense de la fête ; mais je le priai si instamment de me laisser profiter de cette occasion pour donner l'essor à ma

reconnaissance de toutes les amitiés que j'avais reçues de lui et de son épouse, qu'il acquiesça à mes sollicitations. Je le priai seulement de faire agréer le bal projeté, et d'y rassembler la meilleure compagnie de la ville. J'eus recours à Vauroi, à cet ami tendre, pour que rien ne manquât, ni pour l'élégance, ni pour la délicatesse. Vauroi prit tout sur lui, tout répondit à son goût et à sa magnificence. Mes attentions se bornèrent à augmenter la galanterie de la fête par une autregalanterie qui donna la préférence à madame de Saint-Hilaire sur toutes les femmes de l'assemblée.

J'achetai une petite bague de deux brillants montés en soie, persuadé que madame de Saint-Hilaire regarderait cette bague comme le symbole de notre amour,

et qu'elle me rappellerait à son souvenir. Je fis faire une pomme de bois doré, dont le dedans était creux ; j'y renfermai la bague en question, dans le dessein de la présenter à madame de Saint-Hilaire pendant le bal, sous un déguisement de berger. Je trouvais dans cet hommage public que je voulais lui rendre l'avantage de faire un présent sans qu'on pût me soupçonner, et de garder ou de rompre le silence, suivant que l'intérêt de mon amour le demanderait.

Ce jour tant désiré arriva, l'assemblée fut belle et nombreuse. Tout le monde avait été prié d'y venir masqué, pour éviter le fatras des cérémonies. Dans le temps que la foule était la plus grande, qu'une partie était occupée à danser, et l'autre était attirée par

une symphonie bruyante, je m'échappai pour changer mon domino en habit de berger; je fus peu de temps à rentrer; je trouvai du monde sur mon passage, plusieurs vantèrent la beauté de ma personne.

J'arrivai en folâtrant auprès de madame de St.-Hilaire, qui, avec toutes les femmes, s'était démasquée; je lui présentai ma pomme, et lui en fis hommage. Je me retirai aussitôt, et me perdis dans la foule pour aller reprendre mon domino. On faisait compliment à madame de S.t-Hilaire sur le discernement du berger. Lorsque je la rejoignis, je la félicitai à mon tour de la justice qu'on lui avait rendue; je lui témoignai que je me savais mauvais gré de n'être pas l'auteur de cette galanterie. Madame de S.t-Hilaire me regardant avec un sourire charmant,

me dit qu'elle projetait de faire son remerciement au galant berger, mais qu'elle voulait avoir tout son temps pour mieux étaler sa reconnaissance, et qu'elle me chargeait de lui dire combien cet hommage, et la façon de lui rendre, l'avaient flattée. Je m'occupai le reste du bal à toutes les petites attentions, à toutes les préférences que l'envie de plaire fait naître, et que l'amour reçoit toujours avec plaisir. Je dansai, je fus gai, folâtre; tout me réussissait. Je trouvais dans les yeux de madame de S.t-Hilaire la source de tous mes plaisirs, j'y lisais l'impression d'un feu qui se communiquait à mon âme.

Le jour et la fatigue firent retirer tout le monde; je me retirai moi-même, et me mis dans mon lit, où, malgré la lassitude, je ne dormis pas beaucoup. L'image de madame

de S.t-Hilaire m'y tint éveillé ; je la trouvais plus belle qu'aucune des autres femmes ; ses grâces étaient plus séduisantes, et cette femme adorable m'aimait. Idée flatteuse qui me transportait ! Ce n'est pas assez d'avoir aimé une femme aussi aimable que madame de S.t-Hilaire, pour imaginer quel était mon bonheur, et combien mon amour-propre était flatté. Le sommeil peu-à-peu ferma mes paupières, et me priva, malgré moi, douceurs que mon imagination me procurait.

Je m'empressai, aussitôt que la décence me le permit, d'aller m'informer de la santé de madame de S.t-Hilaire ; je la trouvai un peu fatiguée de la veille : elle avait précisément cet air de nonchalance que les Grâces em-

pruntent pour séduire. Si mon cœur lui eût été rebelle, elle se le serait soumis dans ce moment. Nombre de cavaliers étaient venus comme moi pour faire leur cour; je ne sais pourquoi je n'en fus pas alarmé : leurs empressements cependant étaient aussi grands que les miens ; mais madame de S.t-Hilaire les traitait tous avec une politesse affectueuse et décente, et pas un ne pouvait se flatter de la plus légère préférence : cette uniformité me rassurait; de plus, j'avais pour elle une estime si grande, que j'aurais cru l'offenser en la soupçonnant capable d'infidélité ; cette façon de penser ne m'empêchait pas de tout employer pour plaire.

Quoique je n'eusse point de rivaux à combattre, je faisais

tout ce qui dépendait de moi pour lui paraître aimable.

On parla beaucoup de la façon galante dont le berger du bal s'était servi pour marquer la préférence qu'il donnait à madame de S.t-Hilaire sur toute l'assemblée. On applaudit beaucoup à son imagination et à son choix; chacun se demandait qui était ce berger : on était étonné de ne pouvoir le deviner. En vain on disait que l'action était trop belle, pour que l'auteur restât anonyme; tout cela ne me tenta pas de commettre d'insdiscrétion. J'en demandai l'auteur avec une curiosité si apparente, qu'elle empêcha de me soupçonner.

Le cercle augmenta, on changea la conversation : un moment après chacun fut occupé à jouer ou à regarder jouer. Je fis la partie

d'une semillante, qui était bien le plus singulier petit être qu'on pût imaginer ; c'était une vivacité qui tenait de l'étourderie, une aisance dans le maintien, qui approchait de l'indécence, une volubilité dans le propos, qu'une mémoire heureuse rendait fatigante par ses citations. Avec tout cela, madame de N.... avait une jolie figure et une taille élégante ; mais par-dessus tout, une envie de plaire qui annonçait beaucoup de coquetterie. Je dus à la qualité d'étranger (avantage considérable dans une ville de province), l'envie qu'eut madame de N.... de faire ma conquête. Elle fit mille jolies petites mines dans le cours de la partie, pour m'engager ; elle hasarda quelques coups-d'œil en-dessous, mais je ne sentis pas le prix de tout cela, mon cœur était

trop occupé ailleurs, madame de S.t-Hilaire en remplissait toute l'étendue.

Je fis peu d'attention aux agaceries de madame de N.... ; j'eus pour elle cette simple politesse d'usage, et pour une dame d'un certain âge qui était de notre partie, toute la considération due à une noble décence. Madame de N.... crut que je voulais la mortifier ; d'abord elle prit de l'humeur, qu'elle fit tomber sur cette dame, puis elle se vengea par un mauvais mot sur son âge, de la préférence que j'avais accordée, sans m'en apercevoir, à son maintien.

A peine notre partie fut-elle finie, que cette vieille dame se retira, et que M. de S.t-Hilaire s'approcha de notre table pour demander à madame de N.... si elle avait été heureuse. Pour vous ;

ajouta-t-il en m'adressant la parole, quelque mal que la fortune ait pu vous vouloir, vous avez toujours à la remercier d'avoir fait la partie d'une jolie femme, et de madame de... qui est on ne peut pas plus aimable. Elle doit l'être beaucoup, répliqua madame de N...., puisqu'elle a employé soixante ans à le devenir. Je fus étonné de cette épigramme, et de la jalousie qu'elle renfermait. On vint avertir que l'on avait servi ; j'étais trop près de madame de N.... pour ne pas lui offrir la main ; je la lui présentai avec répugnance pour la conduire dans la salle. Je ne pus être placé ni vis-à-vis ni à côté de madame de S.t-Hilaire ; mon malheureux sort me mit à côté de madame de N....; un vieux conseiller avait sa gauche. Que je lui eus d'obligations ! Il me débar-

rassa, par ses attentions multipliées pour cette dame, de celles dont je n'aurais pu me dispenser; il lui fit une cour assidue pendant tout le repas, et lui débita si opiniâtrément des choses qu'il croyait très-jolies, que malignement je la félicitai de sa conquête : mon compliment fut reçu avec froideur, et je m'en tins là.

Le lendemain je fus plus heureux; j'eus le bonheur d'entretenir madame de S.t-Hilaire.

Elle avait dans sa corbeille la pomme qui lui avait été donnée au bal; je doutais si elle l'avait ouverte, et si elle avait vu la bague. Je pris la pomme comme pour l'examiner: J'en connais tout le prix, me dit madame de S.t-Hilaire. A présent que nous sommes seuls, recevez-en mes remerciements. Je l'assurai que je n'avais

pas eu l'avantage d'être l'auteur de cette galanterie. Vous voulez, reprit-elle, me tromper ; j'ai des preuves convaincantes que c'est vous qui m'avez donné cette pomme ; le trouble que j'ai ressenti lorsque j'ai vu ce berger, la crainte que j'ai eue qu'il ne la donnât à quelqu'autre, le plaisir qu'il m'a fait en me la présentant, me prouvent qu'il n'y a que vous qui ayez pu faire naître en moi tous ces mouvements. C'est donc vous, c'est mon amant qui était le berger du bal! Madame de S.t-Hilaire s'y prenait d'une façon trop séduisante pour que je lui résistasse. J'avouai tout : Je vous remercie, ajouta-t-elle, de votre attention ; j'ai à me plaindre cependant de ce que vous l'avez poussée trop loin. Qu'est-ce que cette bague que j'ai trouvée dans l'intérieur de la

pomme ? avez-vous pu croire que je la garderais ? J'avoue qu'on ne pouvait la donner plus galamment ; le stratagême dont vous vous êtes servi est on ne peut pas mieux imaginé ; mais avez-vous pensé qu'il me séduisît ? Je vous remercie de votre présent ; j'ai accepté votre pomme avec plaisir, parce que je l'ai cru un hommage de votre cœur ; il m'a beaucoup flattée ; mais votre bague m'a surprise, reprenez-la. Quand même l'amour m'aveuglerait assez pour l'accepter, elle ne me serait d'aucun usage, je ne pourrais pas m'en parer ; tout m'engage à vouloir absolument que vous la repreniez, et je le veux. Madame de S.t-Hilaire prononça ce *je le veux* avec un ton si décidé, que je n'osai rien répliquer. Je me soumis à tout ce qu'elle voulut ; cette soumission

prouvant l'empire qu'elle avait sur mon âme, lui rendit la gaîté; je lui jurai un amour éternel, et je me retirai pour rêver à un nouveau moyen de faire recevoir cette bague qu'on m'avait forcé de reprendre. Vauroi, pour qui je n'avais rien de caché; et qui était ma ressource dans toutes les occasions, me servit à merveille. Je lui racontai que la bague m'avait été rendue. Il faut se servir de son mari, me dit Vauroi, pour la lui faire accepter; sûrement elle ne la refusera pas. Je ris d'abord de la plaisanterie de mon ami. Très-sérieusement, répliqua Vauroi, c'est le seul et le plus sûr moyen pour qu'elle la reçoive; qu'elle la porte et qu'elle n'ose jamais s'en défaire. Voici comme il faut s'y prendre, continua Vauroi: Cherchez une revendeuse à la toilette; remettez-

lui la bague en question; qu'elle la porte à M. de S.t-Hilaire comme une bague de hasard, qui est à vendre à très-bon compte ; il l'achetera indubitablement ; sa femme la connaît, elle vous aura obligation de la galanterie ; et quelque sévère qu'elle puisse être, elle ne peut pas le trouver mauvais. Vauroi remit la bague à une revendeuse, et la chose réussit au parfait.

Peu de temps après, je vis le bijou en question au doigt de madame de S.t-Hilaire. Vous êtes fertile en expédients, me dit-elle à demi-voix ; vous employez jusqu'aux maris pour parvenir à vos desseins ; la chose est un peu rare. Je ne vous en dis pas davantage de crainte que nous ne soyons observés. Je vous attends demain à dix heures, au sortir de la messe

des Jacobins. Je promis à madame de S.t-Hilaire que je serais exact.

Un rendez-vous ! mon amour y trouvait son compte, mais il ne sympathisait pas avec l'opinion que j'avais de madame de S.t-Hilaire; je ne savais si je devais m'en réjouir, ou si, sous l'apparence de la faveur, il n'y avait pas quelque épine cachée. Je me trouvai le lendemain, à l'heure marquée, aux Jacobins; madame de St.-Hilaire y entendait la messe. Quand elle fut finie, je l'abordai pour lui donner la main jusqu'à sa voiture; j'y montai avec elle, et nous allâmes nous promener au jardin Philippe. Ce fut là qu'elle me montra son cœur à découvert, et qu'elle me fit l'aveu de tout son amour; aveu charmant qui produisit en moi de nouveaux plaisirs.

Je vous aime, me dit-elle, et

je viens vous assurer que je vous aimerai toujours ; je ne rougis point de vous le dire : ce que je sens pour vous est trop pur pour me faire naître des remords ; je vous donnerai toutes mes pensées, vous serez l'objet de toutes les affections de mon cœur, vous ne les partagerez avec personne.

J'étais si transporté de tout ce que me disait madame de S.t-Hilaire, que je fis un mouvement pour me jeter à ses pieds ; elle m'arrêta : Ce n'est pas, ajouta-t-elle, par une étourderie qui me compromettrait, que vous me prouverez votre amour ; j'en exige une autre preuve, et si vous m'aimez, comme je me le persuade, vous vous prêterez à ce que je veux. Je l'assurai avec vivacité que je tenterais même l'impossible pour exécuter ses volontés. Parlez, ma-

dame, lui dis-je, qu'ordonnez-vous ? Que je serais heureux de vous prouver, par ma déférence, quel empire vous avez sur mon âme! Madame de S.t-Hilaire se tut un moment, comme méditant quelque chose; puis, levant les yeux sur moi, elle les fixa par un regard charmant; et comme si elle eût fait un effort pour parler, elle me pria de quitter Dijon. Ma première réponse fut un cri qui m'échappa. Je fus si interdit de ce que madame de S.t-Hilaire voulait obtenir de moi, que je fus plusieurs instants sans pouvoir parler; nous ne disions mot, nous gardions un triste silence. A la fin ma douleur se fit jour; je me plaignis de ce qu'elle me prescrivait. Madame, lui dis-je pénétré jusqu'aux larmes, demandez ma vie, elle vous appartient; je vous en

ferai le sacrifice sans murmurer; mais, n'exigez pas mon éloignement; je ne tiens qu'à vous, madame; sans cet amour qui nous unit, je ne serais rien; je lui dois le plaisir de mon existence, il est le seul bien dont je puisse jouir; de grâce, ne soyez pas assez cruelle pour m'en priver!

Pendant ce discours, je tenais les mains de madame de S.t-Hilaire dans les miennes, je les baignais de mes pleurs; ma douleur fit éclater la sienne; nous nous plaignîmes du sévère devoir: mais ses résolutions furent inébranlables. Je vous préférerais à toute la terre, me disait-elle si tendrement; mais j'ai une réputation que je dois vous préférer, elle me conservera votre amour: il m'est trop précieux pour ne pas l'acheter par bien des sacrifices. Je tremble,

continua-t-elle, que cet amour ne soit découvert; il faut si peu de chose pour le déceler! un mot, un regard, une simple préférence suffisent pour le faire soupçonner; du soupçon on passe à la certitude. Envisagez les maux qu'entraînerait cette découverte; la perte de ma réputation, celle de l'estime de mon mari et de sa tranquillité. Hélas! quelque épurés que soient nos sentiments, croyez-vous qu'on leur rendrait justice? La malignité empoisonne tout; on me croirait criminelle, je serais le sujet des brocards du public, et je n'aurais pas le front de soutenir des discours injurieux.

Encore une fois, votre départ est le seul remède à tant de maux; votre absence me sera douloureuse; mais elle est l'unique moyen d'éviter un malheur auquel je ne

survivrais pas. Madame de Saint-Hilaire, toujours ferme dans ses résolutions, me fit promettre que dans peu je partirais; je lui promis tout ce qu'elle me demandait, presque certain que je n'aurais pas la force de tenir ma parole.

Accablé de cette douleur que l'amour trouve le secret de rendre intéressante, je quittai madame de Saint-Hilaire; je n'imaginai aucun faux-fuyant pour retarder ce fatal départ. Dijon est une ville où on ne voit jamais de garnison, et par-là dénuée d'expédients à trouver pour y rester sans conséquence. L'emploi que j'aurais sollicité dans quelque régiment s'il y en eût eu, aurait rendu ma présence nécessaire. J'aurais voulu, à quelque prix que ce fût, ne point quitter ce à quoi je tenais le plus au monde; mais je

voulais encore ne pas compromettre madame de Saint-Hilaire. Elle m'aime, me disais-je, rendons-nous digne de son amour, en sacrifiant mes plaisirs à sa tranquillité ; que mon départ mette la réputation de cette adorable femme à l'abri de tout soupçon. Partons, je trouverai des motifs de consolation dans le sacrifice que je vais faire de mon bonheur à sa gloire.

Je m'applaudis de ce projet; mais bientôt l'amour me le fit croire au-dessus de mes forces, et je m'en tins à l'idée d'accorder avec lui cette gloire qui m'était si chère, en faisant de nouveaux efforts pour trouver quelque prétexte qui pût détourner la censure. Je mettais mon imagination à la torture, pour trouver un moyen qui prolongeât mon séjour, lorsque

le

le hasard le fit naître. Un marchand de modes m'apporta son mémoire pour quelques bagatelles que j'avais commandées à sa femme : j'examinai ce mémoire sans trop savoir pourquoi; je trouvai que plusieurs articles y étaient faux ; je me plaignis au marchand de ce qu'il voulait me tromper ; il me répondit une impertinence ; je lui dis froidement de sortir ; il prit mon sang-froid pour de la timidité, et en devint plus insolent. Je sonnai mon domestique, à qui j'ordonnai de mettre cette homme à la porte ; il voulut encore faire le rebelle, mais mon domestique, homme fort et robuste, le chassa en le corrigeant de ses impertinences. Ce malheureux alla faire dresser une requête de plainte, dans laquelle il exposait qu'étant

venu me demander le payement des marchandises qu'il m'avait fournies, j'avais voulu le faire assassiner par mon domestique, il eût même l'audace de la présenter au lieutenant-criminel, et il obtint la permission de faire entendre des témoins. A peine le lieutenant-criminel eut reçu cette plainte, qu'il alla chez monsieur de Saint-Hilaire qu'il savait s'intéresser à moi, pour qu'il en prévînt les suites par un accommodement. J'allai chez madame de Saint-Hilaire, et j'étais désolé de ne pouvoir rien trouver qui pût me faire prétexter un plus long séjour; je trouvai son mari qui, d'un air fort grave, me pria de passer avec lui dans son cabinet; je l'y suivis un peu déconcerté: il me reprocha d'abord avec force ma vivacité, et me fit une pein-

ture pathétique de l'embarras où je m'étais plongé, en suivant mon impétuosité ; il me dit qu'il y avait une plainte portée contre moi par un marchand. Je lui marquai ma surprise, et voulus m'excuser sur l'impertinence du plaignant. Il ne m'écouta pas, et me dit combien les voies de fait étaient sévèrement punies, sur-tout dans une ville de parlement, qui veille à la liberté de chaque citoyen sous l'autorité des lois. Je lui dis que j'étais peu en peine des plaintes et des informations que l'on pourrait faire contre moi ; que sur le point de partir, j'en craignais peu les suites. Monsieur de Saint-Hilaire me dit plus froidement encore que c'était couronner ma sottise ; que ces procédures dont je faisais si peu de cas, seraient envoyées au com-

mandant du corps où j'allais entrer ; qu'elles seraient pour moi une recommandation de mauvais augure. Soyez sûr, ajouta-t-il, que tout dépend de la première impression que nous faisons ; elle ne vous sera pas avantageuse, si du fond de la province on reçoit contre vous des plaintes d'autant plus dangereuses, qu'elles seront revêtues de preuves juridiques.

Je me rendis à la force des raisons de monsieur de Saint-Hilaire, je le consultai sur le parti que j'avais à prendre : c'était me l'attacher sûrement : il aimait à donner des conseils, et sur-tout qu'on les lui demandât ; il croyait que par-là on rendait hommage à sa prudence. Je n'avais garde de manquer un moyen de captiver son amitié, dans une circonstance où elle m'était si pré-

cieuse. Son front se dérida, le ton amical prit la place de la froideur, et il fut résolu que j'irais avec lui et son épouse passer quelques jours à sa campagne ; que de-là nous verrions quel tour prendrait mon affaire, que le lieutenant-criminel l'avertirait de tout ce qui se passerait, et que nous prendrions nos mesures en conséquence. Je le remerciai des nouvelles marques d'amitié qu'il me donnait, et nous rentrâmes dans l'appartement de madame avec une satisfaction qui éclatait sur mon visage. J'étais transporté de cette aventure ; les biens qu'elle allait me procurer, dissipèrent l'inquiétude des suites que pouvait avoir cette calomnie. Ma première réflexion fut la crainte que cette aventure ne me fît tort dans l'esprit de madame de Saint-Hi-

laire. Quand on aime avec délicatesse, on tremble de faire quelque chose qui puisse diminuer l'estime de l'objet qui nous intéresse. La douceur qu'elle montrait dans toutes ses actions devait être alarmée de ma vivacité ; la facilité que j'imaginai trouver pour une pleine justification, fit que ces réflexions ne me tourmentèrent que faiblement. J'allai raconter mon histoire à mon cher Vauroi, et lui faire part de tous les plaisirs qu'elle me promettait. Il se chargea de démasquer le calomniateur, et de le faire punir ; je me reposai de ces soins sur son amitié, et je partis le lendemain avec monsieur et madame de Saint-Hilaire pour leur campagne ; elle n'est qu'à quatre lieues de la capitale ; nous y arrivâmes en peu d'heures. Que cet endroit me parut agréa-

ble ! J'y étais avec tout ce que j'adorais, j'allais jouir à tout moment du plaisir de voir l'objet de mes vœux, de ma tendresse, de l'entretenir de mon amour, de l'y voir sensible.

En faveur de la liberté que donne la campagne, j'épiais tous les instants où je pouvais être avec madame de Saint-Hilaire : aucune attention ne m'échappait; souvent la promenade nous faisait passer les plus heureux moments ; un bois qui n'est qu'à quelques pas du château, était presque toujours l'endroit où nous allions nous dérober aux curieux; c'est là que, plus rendus à nous-mêmes, nous jouissions de ces conversations où l'âme s'épanche; c'est là qu'elle me fit l'histoire de son amour, qu'elle m'en raconta les commencements, les progrès ; qu'il était enfin par-

venu au point de faire son bonheur. C'est dans ces confidences réciproques que les heures coulaient si rapidement ; j'y passais les plus doux moments de ma vie, et j'éprouvai que la joie avait ses larmes. Nous avions toujours à nous parler : à peine étions-nous séparés un moment, que nous nous cherchions avec empressement.

Un jour au retour de la chasse, où j'avais accompagné madame de S.t-Hilaire, je me hâtai de demander des nouvelles de madame au premier domestique que je rencontrai ; il me répondit qu'il la croyait dans le jardin : je le parcourus avec vîtesse ; j'étais sur le point de monter à son appartement, quand j'entrevis sa robe à travers un cabinet de chèvre-feuille ; je crus d'abord qu'elle

m'avait vu, et qu'elle se cachait pour jouir de mes recherches. Je feignis à mon tour de ne l'avoir pas aperçue, je fis plusieurs tours dans les bosquets, et j'arrivai près d'elle par les derrières du cabinet: je tremblais d'y faire le moindre bruit. Le soleil, adouci par la différente nuance des feuilles qu'il pénétrait, n'y rendait que ce demi-jour qui frappe autant le sentiment que les yeux: une odeur agréable y flattait le goût et l'odorât; je m'approchai le plus qu'il fut possible de madame de S.t-Hilaire. Je mis un genou en terre pour la contempler de plus près, la sérénité était répandue sur son visage, son âme n'était point agitée; d'agréables songes paraissaient amuser son sommeil. Dieu! quelle volupté cette vue ne porta-t-elle pas dans mon âme!

C'était le plus tendre amour qui m'agitait, me transportait hors de moi-même ; un feu pur coulait dans mes veines, sans répandre de désordre dans mes sens.

Exempt de cette ivresse où l'âme confond toutes ses opérations, j'en distinguais tous les mouvements ; mon cœur sensiblement touché, mon esprit vivement occupé, mon imagination agréablement remplie, me faisaient sentir ce que l'amour à de plus flatteur et de plus doux. Je planais dans une immensité de délices, lorsque madame de S.t-Hilaire s'éveilla ; elle jeta sur moi un regard tranquille ; la solitude du lieu, mon attitude, ne l'alarmèrent point ; elle fut rassurée par l'hommage que je venais de rendre à sa vertu, dans une occasion où l'amour aurait pu couronner ma témérité ;

nous jouîmes du plaisir de nous répéter que nous nous aimions, de nous le prouver par mille innocentes caresses. Madame de S.t-Hilaire, encouragée par ma retenue, en fut plus tendre, elle donna plus d'essor à son cœur; c'est dans ce moment qu'elle me dit qu'elle se félicitait de ses sentiments pour moi; j'éprouvai pour lors que j'avais une portion de sentiment qui n'avait pas encore été affectée. Quel nouveau degré d'amour et de tendresse en ressentit mon cœur! Non, il n'appartient qu'aux plus belles âmes de nous marquer toute l'étendue de notre sensibilité. Eh! qui le pouvait mieux que madame de S.t-Hilaire? Tendres épanchements, serments de nous aimer toujours, nous consommâmes le reste du temps qui s'écoula dans ce beau

lieu! Peut-être qu'à ce tableau quelqu'un criera : Ah! l'imbécille, de n'avoir pas su mieux profiter d'une occasion que l'amour lui avait ménagée. Une femme, qui connaît tout le prix d'un évanouissement, me blâmera sans doute, d'avoir laissé échapper ce moment d'assurer mon bonheur. Je l'avoue de bonne-foi ; quoique je puisse me flatter d'avoir été le plus heureux des hommes, que les remords ne sont pas venus empoisonner ma félicité, je ne persuaderai jamais ceux qui ne connaissent que les plaisirs des sens. Ce n'est point pour eux que j'écris ; ce n'est point à eux que je raconte les plaisirs de mon âme ; le sentiment ne peut se peindre, je l'affaiblirais en voulant le rendre. Quinze jours s'étaient écoulés depuis notre arrivée dans ce char-

mant séjour ; je les avais passé dans les plaisirs ; j'avais tout oublié, pour ne m'occuper que de mon amour. Madame de S.t-Hilaire, les habits qui la touchaient, le lieu qui l'enfermait, l'air qui l'enveloppait, voilà quel était mon monde entier ; c'était là tout mon univers, rien ne m'intéressait qui n'eût rapport à elle.

Mon ami m'écrivit que mon procès était jugé : il avait tourné, comme j'avais dû m'en flatter, totalement à mon avantage ; mon fripon fut condamné à une réparation, et à la prison ; je le dispensai du premier article, et j'obtins sa grâce pour le second ; je trouvai la récompense de cette action dans l'approbation d'un objet chéri, dont les vertus animaient les miennes. Des affaires rappelait madame de S.t-Hilaire

à Dijon ; notre départ fut projeté et fixé au deuxième jour. Je me réveillai comme d'un songe ; les momens délicieux que l'amour m'avait ménagés, m'avaient mis dans une espèce d'ivresse ; la privation que j'en allais essuyer la fit évaporer ; je vis à regret que j'étais sur le point de perdre tous mes plaisirs, en quittant la terre de madame de S.t-Hilaire : mon départ, que je ne pouvais plus différer, ajoutait encore aux tristes réflexions qui se présentaient en foule à mon imagination. Je commençais à sentir cette inquiétude que nous éprouvons lorsque nous sommes menacés de quelques malheurs ; elle prenait sur ma gaîté et sur mon sommeil. La nuit qui précéda le jour de notre départ, je ne pus fermer l'œil ; j'étais agité, mon âme était troublée, sans que

je pusse en démêler la cause. Je descendis dans le jardin pour me dissiper ; j'y entrai au moment que Zéphire, par un doux frémissement, annonçait à toute la nature le retour de l'aurore. Je parcourus ces jardins, j'en visitai tous les endroits, qui m'étaient devenus chers par la présence de madame de S.t-Hilaire. Un nouveau trouble s'éleva dans mon âme, elle fut accablée par la mélancolie qui me faisait éprouver la nécessité de les quitter. Je rentrai pour me préparer à partir ; le soleil fut bientôt à la moitié de sa course, il avançait l'instant où je devais quitter un endroit qui avait été long-temps l'objet de mes regrets.

La chaleur commençait à être moins excessive, et nous montâmes en voiture. Nous faisions route en

admirant la beauté de la campagne. A peine eûmes-nous fait deux lieues, que le ciel se couvrit de nuages ; aussitôt il s'éleva un grand vent, nous étions menacés, nous fîmes hâter le pas des chevaux pour l'éviter, ou pour rejoindre un village qui pût nous mettre à couvert. Je ne sais comment je sentis une frayeur qui me rendit pusillanime. Y aurait-il une intelligence qui prît soin de nos malheurs ? Un orage ne m'a jamais fait semblable impression.

Nous eûmes beau nous presser, le vent augmenta, et mon effroi avec lui ; il devint si impétueux, que peu s'en fallut que notre voiture ne fût renversée ; un bruit sourd se fit entendre dans les nuages, ils devinrent si épais, que nous étions dans une obscurité qui nous inspirait de l'hor-

reur ; tout-à-coup nous fûmes enveloppés d'un éclair qui sembla nous mettre tout en feu, la foudre éclata sur nos têtes avec tant de bruit, que madame de S.t-Hilaire en fut terrassée; elle tomba mourante entre mes bras. Dieu! que devins-je dans le même moment ? Je fus blasphémateur, impie et amant désespéré ; je ne ménageai rien, mon amour m'emporta; la vue de madame de S.t-Hilaire, sans connaissance, me fit donner mille marques de désespoir, qui n'échappèrent pas à son mari. Cependant à force de soins, et après lui avoir fait avaler plusieurs gouttes d'une eau très-violente, nous aperçûmes en elle quelques signes de vie ; ses beaux yeux peu-à-peu s'ouvrirent, les miens se couvrirent de larmes, que l'excès de la douleur avait

suspendues, l'espérance et la joie s'emparèrent de mon âme, j'en donnai des preuves aussi indiscrètes que de ma frayeur, mes transports éclatèrent sans ménagement. Monsieur de St-Hilaire, qui en fut témoin, ne se trompa pas sur leur cause ; il connaissait trop bien le cœur humain, pour qu'il s'y méprît ; la tranquille amitié n'aurait pu leur donner tant de vivacité. Hélas ! je leur laissais un libre cours ; le malheur auquel je venais d'échapper, me faisait croire que je n'avais plus rien à craindre ; je ne songeais pas à réprimer ce que j'aurais dû cacher à un mari.

Il est donc des situations contre lesquelles toute la prudence humaine ne saurait triompher? Quelles épreuves que ce moment terrible ! Que de lumières il porta dans l'esprit

de monsieur de S.t-Hilaire! Toutes les attentions que j'avais eues pour sa femme, cette familiarité que les champs autorisent, tout fut empoisonné dans un instant; la jalousie versa son venin dans son cœur, lui grossit les objets, et lui métamorphosa en crimes les choses les plus indifférentes. Je ne m'aperçus pas sur l'heure des découvertes que venait de faire monsieur de S.t-Hilaire, j'étais uniquement occupé à jouir du bonheur de voir madame de S.t-Hilaire échappée des bras de la mort, et toutes mes pensées se tournaient de ce côté.

Nous arrivâmes à Dijon; il ne restait à madame de S.t-Hilaire qu'un peu d'émotion de la frayeur qu'elle avait eue: on eut soin de la faire saigner, je restai auprès d'elle autant de temps que la dé-

cence me le permit ; combien il m'en coûta pour m'en séparer ! Je redevenais victime de cet usage que la ville entraîne ; c'était fait de ces délicieux moments que m'avait procurés cette charmante liberté de la campagne ; le sérieux de la bonne compagnie, le cérémonial des cercles m'en privaient. J'ignorais encore tous mes malheurs, je ne les soupçonnais pas.

J'allai à monsieur de S.t-Hilaire pour le remercier des preuves qu'il venait de me donner de son amitié, je le priai de me la continuer. La froideur avec laquelle il reçut mes remercîments, ne m'étonna pas ; je la pris pour une suite de l'accident que nous avions éprouvé.

Je retrouvai mon ami Vauroi tel que je l'avais quitté. Je fus un moment occupé de son amitié ;

c'était donner bien peu à un sentiment si noble, à ce sentiment qui unit l'homme à son semblable. Hélas! j'aimais, et l'amour ne souffre point de rivalité; j'aurais donné mon sang à mon ami, mais je n'avais pas de sentiments à lui offrir; tout ce que je sentais était au profit de l'amour. Vauroi me fit mille questions sur l'état de mon cœur, sur mon bonheur, mes plaisirs; il exigea jusqu'aux moindres détails. Tout intéresse dans un véritable ami.

Rendu à moi-même, je me trouvai le plus heureux de tous les hommes; j'aimais, et j'étais aimé d'une femme digne de tous les hommages. Vauroi me donnait chaque jour des preuves du plus parfait dévouement; la fortune me favorisait par les mains de l'amitié. De quelque côté que

j'envisageasse mon état, il me paraissait digne d'envie. L'amour, l'amitié, la fortune, travaillaient à mon bonheur. Mon prochain départ répandit un nuage léger sur ma félicité; mais j'étais rassuré par les serments de madame de St.-Hilaire; ma constance semblait me répondre de la sienne. J'allais entrer dans une carrière où je me proposais de me rendre digne de son amour et de sa félicité: toutes ces pensées s'accordaient avec mon cœur.

Ne sommes-nous donc un instant heureux, que pour mieux sentir toute l'étendue du malheur? Passe-t-on sans gradation d'un état tranquille à l'agitation la plus cruelle, du plaisir à la douleur, de la joie au désespoir? Une lettre que je reçus à l'issue de mon diné, me plongea dans la plus

triste des situations. Cette lettre était de madame de St.-Hilaire. Je la transcris ici mot pour mot :

« Ils sont remplis, ces pressen-
» timents. . . . Le secret devenu
» si nécessaire au bonheur de ma
» vie, est enfin dévoilé ; et à
» qui, grand Dieu ! Monsieur, de
» St.-Hilaire a deviné votre amour,
» peut-être suis-je encore plus
» malheureuse ; peut-être me
» croit-il criminelle ; il est venu
» ce matin dans ma chambre, a
» fait retirer tout le monde, et
» m'a tenu les propos les plus
» obligeants ; mais j'y ai aperçu
» son inquiétude sur mes senti-
» ments pour vous. Je vous écris
» notre conversation.—Vous le sa-
» vez, madame, votre cœur peut
» faire mon bonheur ; j'ose dire
» que j'ai tout employé pour en
» faire la conquête : votre dou-

» ceur, votre complaisance pour
» moi, me font croire que j'ai
» trouvé le secret de vous plaire;
» la différence de nos âges ne
» m'inquiète pas, la solidité de
» votre esprit, mon estime que
» vous avez captivée, me rassu-
» rent sur cette disproportion; je
» ne peux que bénir l'heureux
» instant qui m'a uni à vous;
» mais je crains que ce bonheur
» ne s'évanouisse; je crains que
» vous ne changiez, je tremble
» que votre cœur ne se laisse
» prévenir par un autre ».

« Pardonnez-moi, madame,
» cette frayeur; souvent nous ne
» sommes pas maîtres des mou-
» vements de notre cœur, sou-
» vent ils nous échappent mal-
» gré nous, et les efforts que nous
» faisons pour les retenir ne font
» qu'accélérer sa perte. Rassurez

un

» un mari, que dis-je ? rassurez
» un amant qui vous adore. Votre
» cœur ne changera-t-il pas ?
» Je sais qu'on voudrait me le ra-
» vir; qui pis est, qu'on emploie
» la délicatesse la plus épurée
» pour en venir à bout; j'ai dé-
» couvert les sentiments du Che-
» valier pour vous : qu'en dois-je
» craindre? parlez-moi sans feinte;
» parlez à un mari qui sacrifiera
» toujours son bonheur au vôtre ».
« Je suis restée interdite de ce
» que me disait monsieur de S.t-
» Hilaire, il attendait ma réponse
» avec inquiétude. — J'avoue de
» bonne foi, monsieur, lui ai-je
» répondu, que je crois que le
» Chevalier m'aime ; je vous di-
» rai plus, qu'il m'a parlé de son
» amour. Peut-être, si j'eusse été
» libre, l'aurais-je écouté avec
» plaisir. La délicatesse avec la

» quelle vous me portez vos plain-
» tes, me prouve votre estime;
» que ma sincérité vous rassure
» sur l'amour du Chevalier ; vous
» êtes maître qu'il ne paraisse plus
» dans la maison ; son absence
» ne doit pas être comptée pour
» un sacrifice. — Il était temps
» que ma réponse finît ; l'effort
» que je faisais sur moi pour ca-
» cher mon amour, ne suffisait
» plus pour cacher mon trouble ;
» heureusement que les caresses
» dont m'a accablée M. de St.-
» Hilaire, lui ont dérobé ma si-
» tuation. Que vais-je devenir ?
» Je ne vous verrai plus que
» pour recevoir un éternel adieu.
» Que je suis malheureuse ! Le
» présent m'accable...., l'avenir
» me fait frémir. . . . .
» Toute mon occupation sera
» donc de renfermer en moi-

» même cette tristesse qui me dé-
» vore. Plaignez-moi; non, ou-
» bliez-moi. . . . . . Qu'il vous
» souvienne cependant que je
» vous aimerai toujours. Partez;
» venez faire vos adieux comme
» si vous ne soupçonniez rien;
» mais ne soyez pas long dans
» vos visites, ma douleur me
» décélerait ; mon mari en
» mourrait, et sa mort empoi-
» sonnerait le reste de ma vie.
» Adieu, recevez les dernières
» marques d'un amour qui ne
» finira qu'avec moi. Puissiez-
» vous, heureux, content, passer
» vos jours dans les plaisirs ! »

Quel effet cette lecture fit sur moi ! Hélas ! nos sens sont bornés ; un trop grand bruit nous rends sourd, une trop grande lumière nous éblouit ; ma trop grande douleur me mit dans un

état de stupidité qui me rendit insensible ; j'existais sans penser, sans réfléchir ; mon âme resserrée, concentrée en elle-même, ne faisait aucune opération. J'étais appuyé d'une main sur un fauteuil, mes yeux fixés sans distinguer d'objet : cette fatale lettre était tombée sur le parquet ; je restais immobile. Vauroi entra dans ma chambre, me proposa de sortir, me fit plusieurs questions, sans que je lui répondisse ; une sueur froide me glaça le sang, et je tombai sans connaissance. Vauroi me secourut, et je repris l'usage de mes sens.

La lettre que je venais de lire, et que je montrai à mon ami, lui apprit mon saisissement. Ce fut alors que je vis toute son amitié pour moi ; il mêla ses pleurs avec les miens ; au lieu d'éviter ma

douleur en voulant faire prendre le dessus à ma raison, il se prêta aux circonstances, il fut triste comme moi. Je ne revins de ma faiblesse que pour mieux sentir toute l'étendue de mon malheur ; nous relûmes ensemble cette fatale lettre ; tout m'y désespérait ; la délicatesse de M. de S.t-Hilaire pour sa femme me faisait trembler ; je savais que c'était la route la plus sûre pour arriver jusqu'à son cœur. Eh ! que ne peuvent sur une femme vertueuse le devoir et les bons procédés d'un mari ? Je craignais les suites de ces réflexions ; elles ne pouvaient être que contre moi. Si l'idée qu'elle me serait fidèle, détruisait mes craintes sur son inconstance, je n'en étais que plus malheureux ; une absence éternelle allait me priver de toutes

mes espérances ; je perdais toujours madame de S.t-Hilaire.

Vauroi combattait peu mes idées ; son amitié se prêtait à tous les mouvements de ma douleur. L'agitation où j'étais m'occasionna une fièvre des plus violentes. Au bout de quatre heures j'eus le transport ; peu de temps après, je touchai à mon dernier moment ; cet instant auquel nous ne pouvons penser sans frayeur, lorsque nous sommes en santé, est bien moins terrible que nous l'envisageons ; de loin il nous épouvante, mais lorsque nous y touchons, la maladie affaiblit nos organes, la douleur éteint l'amour de la vie, et nous nous voyons finir sans regret. Je regardais la mort sans horreur, elle terminait mes peines ; pouvais-je la craindre? Plus le danger où j'étais augmentait,

plus les soins que Vauroi me rendait étaient assidus ; il ne quitta pas le chevet de mon lit, et ne s'en rapportait à personne pour les choses les plus faciles ; son amitié voulait tout voir : c'est aux soins de ce généreux ami que je dus la vie, il savait la cause de ma maladie, il me parlait souvent de madame de S.t-Hilaire : ce nom si cher à mon cœur faisait couler mes larmes, qui semblaient éteindre l'ardeur de ma fièvre ; elle devint peu-à-peu moins opiniâtre. Ma jeunesse, secondée d'un bon tempérament, vint à bout de la surmonter ; ma maladie ne fut pas de longue durée ; il est étonnant dans quel état de faiblesse elle me mit ; j'étais une vivante image de la mort. C'est dans cet état de langueur que je pris avec Vauroi la résolution de

quitter Dijon, et de me rendre à Paris.

J'allai faire mes adieux à madame de S.t-Hilaire; à peine eus-je assez de force pour me présenter. Vauroi me prêta son bras, il aidait mes faibles genoux, que la vue de M. de S.t-Hilaire rendait plus chancelants encore. Je ramassai ce qui me restait de forces pour prendre ses ordres; j'eus mille peines à retenir mes larmes. Elle était tremblante comme moi; la pitié et la douleur se peignaient tour-à-tour sur son visage; les regards de son mari se promenaient tantôt sur elle, tantôt sur moi; il connaissait le secret de mon cœur, il tâchait de deviner celui de sa femme; ses recherches en imposaient à nos sentiments : il me donna cependant des marques d'amitié; la bonté de son cœur ne

put tenir contre tout ce que j'éprouvais ; la qualité de rival n'étouffe point la sensibilité chez un homme à délicatesse. Je craignais de ne voir madame de S.t-Hilaire de long-temps ; je tremblais même que ce ne fût pour la dernière fois. Je lâchai enfin ce mot d'adieu ; ma langue ne fit que bégayer ; mon trouble et ma langueur furent mes vrais interprètes ; ils exprimèrent plus que je n'aurais pu dire. Vauroi entretenait tant qu'il pouvait M.r de Saint-Hilaire, pour qu'il ne s'aperçût pas de ma situation. Je baisai la main à madame de S.t-Hilaire, une larme m'échappa, et mouilla cette belle main ; je craignis un moment de ne pouvoir me relever. Madame de S.t-Hilaire me dit qu'elle se mourait ; la frayeur que j'eus que cet accident n'arri-

vât, ranima mes forces ; j'en tremble encore quand j'y pense. Quelles suites funestes n'aurait pas eues cet évanouissement ?

M. de S.t-Hilaire est incapable d'aucun mauvais procédé. Mais il y aurait été d'autant plus sensible, qu'il aurait changé ses doutes en certitude ; sa douleur aurait ajouté à la mienne, son erreur faisait sa félicité : il y aurait eu de la barbarie à l'en tirer, madame de S.t-Hilaire se le serait reproché éternellement. Toutes ces considérations me firent hâter ma sortie : j'embrassai M. de S.t-Hilaire ; il reçut mes embrassements avec cordialité, je retournai chez moi me livrer tout entier à mes tristes réflexions. C'en est donc fait, me disais-je, je ne la reverrai plus ! moments délicieux que me procurait sa présence,

vous êtes effacés du cours de ma vie ! Quelle sera donc ma destinée ? Amour, ne m'as-tu comblé de tes plus douces faveurs, que pour mieux m'en faire sentir la privation ? Vauroi craignait de me laisser trop long-temps à moi-même, il vint partager ma cruelle affliction, et diminuer par sa présence l'amertume de mon âme.

Tel est l'avantage de l'amitié ; elle met le calme dans le cœur le plus agité, la douceur de son commerce diminue la douleur la plus aiguë ; celle qui m'unissait à Vauroi me fit éprouver ces deux avantages. Une confiance entière, mes peines qu'il partageait, me le rendirent plus cher et plus nécessaire ; les cruautés de l'amour augmentèrent le prix de l'amitié.

A peine fus-je en état de supporter les fatigues du voyage, que

nous partîmes pour Paris. Je m'arrachai à la partie la plus chère de moi-même ; toute ma douleur se réveilla ; l'idée que chaque pas que j'allais faire, que chaque moment allait m'éloigner de ce que j'aimais, me désespérait. Je ne pouvais compter sur rien qui m'aprochât du terme heureux qui me rendait à mon amour. Hélas ! l'avenir ne m'offrait que la plus triste perspective. Mon absence se présentait sans bornes ; je n'apercevais qu'un intervalle immense que j'allais parcourir dans une impatience qui ne serait jamais satisfaite. Je fis le trajet de Dijon à Paris, accablé de toutes ces idées ; mon imagination, fatiguée du noir qui m'entourait, me donnait un air sombre ; mes larmes coulaient de temps en temps ; j'arrivai à Paris, enseveli dans la douleur. Je

fus quelques jours à me remettre des fatigues du voyage que ma faible santé avait augmentées ; je cédai à l'empressement de Vauroi, par pure complaisance, qui, pour me dissiper, me proposa de voir avec moi les choses les plus curieuses de cette grande et fameuse ville. Le spectacle me tira un peu de mon humeur mélancolique ; l'opéra me fit une sensation agréable, l'illusion me gagna ; les charmes de la musique, la beauté de la scène me séduisirent. Je sentis quelques légères impressions de plaisir, je crus être transporté dans un nouveau monde ; des voix agréables excitaient tour-à-tour un degré de plaisir ou de tristesse intéressante dans mon âme, qui semblait se montrer docile aux mouvements qu'elles exprimaient. Comment se refuser à ce que la

nature a de plus séduisant? Le spectacle me parut enchanteur, l'œil et l'oreille y étant agréablement occupés; ce fantôme de joie s'évanouit avec lui, et je revins naturellement à ma première situation. Je fus étonné de m'être trouvé si indifférent: quel empire les objets ont sur nous! Ma douleur se calma un moment, parce qu'une illusion bien ménagée me fit jouir de doux mensonges. La musique, à laquelle toute mon âme tendre est sensible, augmenta le prestige par son harmonie. Je me reprochai cette espèce de dissipation que j'avais éprouvée; l'amour m'en faisait un crime, ma douleur reprit le dessus, mes pensées redevinrent tristes et analogues à l'état de mon âme.

Je parcourus tout Paris avec Vauroi, j'admirai les statues que

le respect et la reconnaissance ont élevées à la mémoire de nos rois ; je fus tout étonné d'en trouver les inscriptions en latin. Est-ce que la langue française manque d'énergie, ou ces inscriptions sont-elles seulement faites pour les savants ? Sans doute que l'on n'a pas voulu cacher au peuple le récit des hauts faits de ceux qu'à si juste titre il regarde comme le modèle des bons et des grands rois. Aura-t-on le même reproche à faire pour la statue que l'amour des peuples élève au plus aimé des rois ?

Peu de jours après, j'allai à la comédie française ; j'admirai avec quelle vérité les acteurs y rendent leur rôle : on y jouait une pièce de ce célèbre auteur qui a enrichi le théâtre de nos jours de mille belles productions. Les entr'actes

me donnèrent le temps de questionner Vauroi sur les femmes qui me parurent les plus jolies; j'en aperçus une, entr'autres, assez bien de figure, mais dont la parure était des plus élégantes : une immensité de diamants, parsemés avec art sur son ajustement, permettait à peine qu'on la regardât; elle avait l'air aisé, son coup-d'œil était engageant; elle occupait la quatrième loge du côté du roi; la richesse de ses habits me fit demander qui elle était. C'est la Laïs à la mode, me dit Vauroi; un raffinement de libertinage lui a procuré des sommes immenses. Je fus long-temps à revenir de mon étonnement. Comment le bon ordre, lui dis-je presqu'en colère, permet-il qu'une femme, l'opprobre du genre humain, se mêle parmi ce que le

royaume a de plus respectable, occupe le rang des princesses? L'honnêteté publique peut-elle souffrir qu'elle vienne étaler dans la plus grande pompe le fruit de son crime et de sa honte? Quel danger pour les mœurs! que d'attraits pour une fille faible, et que d'avantages pour la faire tomber de faute en faute! Je vis avec indignation ce mélange monstrueux.

Les Tuileries furent la première promenade où je parus; c'était bien le plus beau et le plus séduisant coup-d'œil de l'art et de la nature; l'ordre et la distribution du jardin, le choix des statues, le concours du monde qui s'y rassemble, forment un tout qui ravit d'admiration. J'y vis une multitude dont l'air opulent et satisfait faisait passer la gaîté dans mon âme; les femmes, sans être

belles, y paraissaient jolies par l'élégance de leur ajustement ; les hommes, mis supérieurement, ne méritaient pas moins mes applaudissements. A mesure que le jour finissait, la beauté de la promenade augmentait ; un cercle de plus de mille femmes entrelacées de presque autant d'hommes, terminait la grande allée, et formait le plus brillant spectacle de l'univers.

Le bruyant de Paris, les promenades, les spectacles, tout cela me tirait peu-à-peu de ma tristesse ; je fis mes visites pour me présenter chez les mousquetaires gris ; on s'en rapporta au témoignage de Vauroi, et je fus reçu. Mon nouvel état, sans rien changer à celui de mon cœur, me métamorphosa pendant quelque temps ; j'empruntai l'air mous-

quetaire; j'avais beaucoup d'or; et je fis de la dépense. Mes camarades me firent faire plusieurs parties très-dispendieuses, et dans lesquelles on me promettait beaucoup de plaisirs : ces parties étaient de petits soupers, dont les femmes étaient des actrices de l'opéra ou de la comédie; les commencements en étaient aimables; un certain jargon, un persiflage heureux amusait l'esprit, mais la fin en était abominable; la débauche terminait le repas, et occasionnait une dissolution qui éteignait le désir. C'est dans ces sortes de plaisirs que je cherchai à m'étourdir, mais la réflexion me ramenait toujours à mes premiers sentiments; je ne trouvais qu'un vide dans cette disposition; ma bourse qui s'épuisait, me rendit économe; l'idée de madame de S.t-Hilaire

s'offrit à mon esprit sous différents aspects, mon amour prit de nouvelles forces et fixa toutes mes pensées. L'absence qui me privait de tout ce que j'aimais, me donnait un air de mélancolie, répandait sur mon visage une douleur tendre qui caractérise si bien les peines de l'âme.

Je cherchai dans ce qu'on appelle la bonne compagnie, de quoi me sauver de l'ennui qui me gagnait. Vauroi employait le temps qu'il ne donnait pas au jeu, à faire sa cour à de fort aimables femmes; il me présenta dans sa société, il me mena chez madame de Lory. Qu'on me permette de faire ici son portrait, c'est le moins que je doive à ma reconnaissance et à sa mémoire; puissé-je le graver en si beaux caractères, qu'il passe à l'immortalité! Madame de

Lory était une jeune veuve d'environ vingt-trois ans, lorsque j'eus l'honneur de la connaître : c'était une brune dont tous les traits réguliers rendaient une figure agréable ; sa bouche charmante, où les grâces souriaient, ne s'ouvrait que pour montrer les plus belles dents ; sa taille était bien proportionnée, un honnête embonpoint lui donnait un air de fraîcheur et de santé. Un heureux rapport de l'air du visage et des qualités de l'esprit et du cœur, répandait sur toute sa personne je ne sais quoi de noble et de grand ; ses lumières auraient pu la faire passer pour savante, mais elle ne paraissait pas savoir. Madame de Lory avait tout l'agrément des petites maîtresses, sans en avoir le ridicule ; toute la décence des dévotes, sans en avoir la pruderie ; un juste discernement

la garantissait de ces deux défauts; son âme était le réceptacle de toutes les vertus : voilà quelle était la femme charmante chez laquelle m'avait présenté Vauroi. J'y trouvai madame de Trémel, femme d'un riche financier; c'était une beauté d'un autre genre; elle avait par-dessus madame de Lory toutes les grâces de l'expression, et une si grande aisance à rendre ce qu'elle pensait, que le terme dont elle se servait paraissait n'avoir été fait que pour exprimer ce qu'elle voulait dire; elles avaient toutes deux un cœur excellent, un caractère de bienfaisance qui ne leur permettait pas de laisser souffrir des malheureux; la plus intime amitié les unissait.

Je me rendis familière la maison de madame de Lory, par les fréquentes visites que je lui faisais;

c'est là que j'allais étourdir mon âme dans une société remplie d'agréments. Une conformité d'humeur et mon air raisonnable intéressaient madame de Lory; elle voulut savoir la cause d'une tristesse qui perçait à travers mes attentions pour elle; je la trouvai digne de toute ma confiance; le cœur aime à s'épancher. Je lui fis l'histoire de mon amour; je lui peignis les sentiments de mon cœur avec tant de force, qu'elle en fut surprise; elle ne croyait pas que dans ce siècle de futilités où l'amour est traité si cavalièrement, il se trouvât des cœurs susceptibles de tant de délicatesse. Ma confiance m'attacha madame de Lory, et fut le commencement d'un attachement qui nous a fait verser bien des larmes.

Je voyais souvent chez ma-

dame de Lory un capitaine de dragons qui avait été mousquetaire, nommé le baron de Fréville, parent de feu son mari ; celui-ci ayant donné, au préjudice du Baron, un bien considérable à sa femme, il comptait s'en dédommager en épousant madame de Lory. Mes fréquentes visites déplurent au Baron : il avait tout l'amour-propre d'un fat ; il trouvait fort mauvais que madame de Lory ne fût pas amoureuse de lui ; il ne pouvait comprendre que, redoublant de soins pour lui plaire, son indifférence continuât ; il s'imagina qu'elle devait être invinciblement prévenue pour un autre, puisqu'elle lui résistait si opiniâtrément ; il me fit l'honneur de me croire ce fortuné mortel. Pour assurer ses soupçons, il vint me voir, sous prétexte de nous

être trouvés ensemble dans plusieurs maisons, et former une liaison entre nous. La conversation roula bientôt sur madame de Lory; j'en fis l'éloge qu'elle méritait, plus pour montrer au Baron que les qualités de sa parente ne m'étaient pas échappées, que pour aucune considération : il crut que je ne pouvais si bien l'apprécier, sans l'aimer jusqu'à l'adoration, et dès ce moment, il me regarda comme un rival dangereux, et contraire à ses espérances. Je formai le projet de me brouiller avec madame de Lory, de façon que je ne pusse jamais me raccommoder. Il la connaissait assez bien pour savoir qu'en m'imputant des noirceurs, il me dégraderait à ses yeux, et que me faisant ensuite passer pour un ca-

lomniateur abominable, il me perdrait dans son esprit.

Ce moyen était le plus prompt et le moins périlleux; il commença par me rendre suspect, en me supposant quelques légères indiscrétions qui lui avaient, disait-il, été rendues par ses anciens camarades; ensuite il fit faire des couplets abominables qu'il m'imputa, et il eut la double noirceur d'y maltraiter madame de Trémel. Madame de Lory ne tint pas à tant d'horreurs, et me regarda comme un monstre d'autant plus dangereux que j'annonçais quelque vertu. Tout cela s'était fait pendant une absence de huit jours que j'avais passés à Versailles; à mon retour je me présentai chez madame de Lory, comme à mon ordinaire; le por-

tier dit qu'elle n'y était pas ; j'y retournai plusieurs jours de suite, et la porte me fut constamment refusée ; j'allai chez madame de Trémel, où je trouvai le même obstacle. Il ne me fut pas difficile de me persuader qu'on m'avait vu. Vauroi était rétourné en province ; je trouvai de ses lettres en rentrant chez moi, il avait vu madame de S.t-Hilaire en passant à Dijon, il m'en donnait des nouvelles ; je n'en avais reçu aucune depuis que je l'avais quittée. Je ne fus plus occupé que de cet objet de mon amour ; son idée me fit totalement oublier mesdames de Lory et de Trémel ; toute mon occupation fut d'écrire à Vauroi, de lui parler de madame de S.t-Hilaire. Par ce commerce épistolaire, je me dédommageais d'un intervalle de cent lieues, qui

me séparait de cette adorable femme. Je traçais son nom sur le papier, je donnais une espèce d'être à mon amour; je croyais quelquefois la voir, lui parler de mes vœux, de ma tendresse; cette douce erreur était tout mon bien, et me faisait éprouver d'heureux moments; mes jours étaient partagés entre ce commerce et le spectacle. J'étais aux Français, seul dans une loge; la pièce commençait et fixait mon attention: on ouvrit ma loge; j'y vis entrer avec surprise madame de Lory et madame de Trémel, accompagnées du Baron de Fréville; je leur dis que je remerciais le hasard de me procurer l'honneur de leur faire ma révérence, que je m'étais présenté plusieurs fois à leurs portes, sans avoir eu cet avantage; madame de Lory me

dit de ne m'en pas donner la peine, et qu'elle n'y était jamais. Je lui demandai si cette absence n'était que pour moi ; elle ne me répondit rien. Je regardai le Baron ; il était un peu interdit : je lui demandai s'il était quelquefois chez lui, et quand je pourrais l'y trouver : il me répondit qu'il devait partir demain pour la campagne. Je quittai la loge, et sortis du spectacle pour rêver plus à mon aise à ce qui venait de se passer.

Il ne me restait aucun doute qu'on ne m'eût desservi d'une manière cruelle auprès de ces dames ; je ne savais qui soupçonner : je m'examinais scrupuleusement, mais je ne trouvais rien à me reprocher ; je craignis une calomnie, et n'en connaissant pas l'auteur, je n'osais soupçonner per-

sonne de cette bassesse : plus on est délicat, plus on croit que les autres sont vertueux. Le voyage du Baron retardait les éclaircissements que je voulais lui demander. Deux jours après, je le rencontrai qui sortait du palais royal, lorsque j'y entrais. Comment ! déjà de retour, lui dis-je ? Il me répondit un peu déconcerté, que la partie qui l'avait engagé pour la campagne avait été rompue. Je lui demandai un moment d'entretien, nous rentrâmes ensemble dans le jardin. Vous avez été témoin, lui dis-je, de mon entrevue avec ces dames aux Français ; dites-moi, en ami, ce qui a pu m'attirer cette froideur de leur part ; je trouve que madame de Lory a poussé les choses un peu loin. Je ne pus rien tirer du Baron, sinon que c'était un pur

caprice de sa parente, et qu'il ne savait rien autre chose ; que depuis quelque temps elle voulait être philosophe, et qu'elle devenait ridicule. Je n'ajoutai pas foi à ce que me dit le Baron ; ce que je connaissais de madame de Lory, la garantissait de ce défaut ; je pris le parti d'écrire à madame de Trémel : je lui marquai que je m'étais adressé au Baron, pour découvrir la cause de ma disgrâce ; qu'il l'avait attribuée à un simple caprice ; que, plus juste que lui, je croyais qu'elle avait un motif raisonnable ; je la priai de me donner un moment d'entretien pour lui faire ma cour, pour me laver et la désabuser ; que je la croyais trop équitable pour me condamner sans m'entendre. Le lendemain un laquais vint de sa part me prier à dîner.

Ma conduite, me dit madame de Trémel au moment que j'entrai, doit vous paraître d'une inconséquence singulière ; on vous bat froid, on vous donne un rendez-vous, on veut même dîner seule avec vous; que de choses à vous démontrer simples et naturelles? Ecoutez, ajouta-t-elle, vous voulez vous justifier ; je vous avoue que j'ai un penchant à vous croire innocent; on vous accuse d'avoir tenu certains propos, de plus, d'être l'auteur de certains couplets que je vais vous montrer. Je lus ces couplets : c'était une horreur, une abomination. Voilà donc, madame, lui dis-je, le crime horrible dont je suis accusé? et vous m'avez cru coupable sans aucun effort, sans avoir voulu prendre le moindre éclaircissement? Voilà, je vous l'avoue,

une précipitation bien humiliante pour moi ; j'osais me flatter que vous m'admettiez quelque vertu ; ma conduite, l'estime qu'elle m'avait procurée, devait au moins me mettre à l'abri d'une impression si prompte. J'ai été accusé, et l'on m'a cru coupable ; mais, madame, dans les moments que j'ai eus de vous faire ma cour, m'est-il échappé quelque chose qui ait dénoté quelque noirceur dans mon âme ? Pourquoi n'avoir pas fait la moindre démarche pour assurer mon crime ? Il est si facile, ajoutai-je, de retrouver l'auteur de ce libelle infâme ! Il vous a été remis par quelqu'un ; il faut savoir de qui cette personne-là le tient ; ainsi, successivement, on remontera à sa source ; chargez-moi de cette découverte. Madame de Trémel qui commençait à voir

clair, et prévenue en ma faveur par la réponse que m'avait faite le Baron, comme elle me l'a dit depuis, ne voulut pas me promettre; l'affaire était de nature à ne pas souffrir d'accommodement; elle prévit toutes les conséquences, et prudemment me cacha si bien le traître, que je ne pus le soupçonner : elle écrivit à madame de Lory qu'elle ne sortirait pas, qu'elle la priait de venir embellir sa solitude, si elle n'avait pas de projet qu'elle ne pût rompre. Une heure après, madame de Lory arriva; madame de Trémel, pour la recevoir et l'entretenir un moment, me fit passer dans son cabinet de toilette. Environ une demi-heure après, elle vint me chercher, et me présenta à son amie, comme un innocent auquel elles devaient une répa-

ration : Si vous la faites proportionnée à l'injure, leur dis-je, je suis en droit de tout espérer. Je me plaignis amèrement de la facilité qu'elles avaient eue à me croire coupable ; elles me promirent que ce nuage rendrait notre amitié plus intime, et qu'elles seraient en garde à l'avenir sur tout ce qu'on pourrait leur dire à mon désavantage ; je leur promis à mon tour de leur pardonner à ces conditions.

La calomnie que l'on m'avait imputée, me fit voir que j'avais des ennemis acharnés pour me nuire, d'autant plus à craindre qu'ils étaient cachés, et que je ne pouvais prévenir les coups qu'ils me porteraient.

Cependant je n'avais donné à personne sujet de se plaindre de moi ; mes réflexions me conduisi-

rent à croire que c'était une simple méchanceté qui n'aurait pas de suite. Je retournai chez madame de Lory, et j'y repris peu-à-peu mon ancien ton d'amitié; elle devint même plus étroite, sans nous en apercevoir. Madame de Lory n'oublia pas une occasion de me prouver combien elle était revenue de l'imputation faite à mon sujet. Je voyais souvent chez elle monsieur le baron de Fréville; nous n'étions ni bien, ni mal ensemble; je ne m'attendais ni à un service de sa part, ni à une trahison. Un soir, à une heure après minuit, que je rentrais seul chez moi, je levais le marteau pour frapper à la porte, quand j'entendis très-distinctement une voix qui disait: Je dis que c'est lui. Je laissai tomber le mar-

eu, et me tournant vers le côté

où j'avais entendu du bruit, je vis venir à moi trois grands coupe-jarrets ; je mis aussitôt l'épée à la main , et sans attendre qu'ils m'eussent porté le premier coup, j'en allongeai un terrible au premier qui se présenta. La porte qui s'ouvrit au même instant, et la lumière qu'on avait prise pour m'éclairer , mirent en fuite les deux autres; je fis porter dans l'hôtel l'homme que je venais de renverser, et lui promis de ne le pas dénoncer à la justice, s'il m'avouait de bonne-foi par qui il était envoyé, et s'il voulait me le signer. Ce misérable, effrayé tant de la perte de son sang que du double danger qu'il courait, me promit tout ce que je voulus, à condition que je le ferais panser sur-le-champ. Il fit sa déclaration, et il signa que c'était

le baron de Fréville qui l'avait commis, lui troisième, pour m'assassiner, sous promesse de cinquante louis de récompense, à compte desquels ils en avaient déjà reçu deux. Je ne pouvais comprendre ce qui engageait le Baron à vouloir ma mort d'une façon si indigne. Il n'en fallut pas moins que l'attestation du moribond, pour me persuader cette lâcheté. Le chirurgien qui pansa mon assassin, me pansa moi-même d'une blessure que j'avais reçue à la cuisse ; le coup hardi que je lui avais porté, avait dérangé le sien, qui ne m'avait atteint que légèrement. Je me sentis alors animé d'une fureur qui me portait à aller dans ce moment percer le Baron de mille coups ; plus je pensais au danger auquel je venais d'échapper, plus j'étais ré-

solu d'en tirer vengeance. Je gardai la chambre malgré moi, jusqu'à ce que je fusse en état d'avoir avec lui une entrevue qui me mît à l'abri de semblable danger. Je fus quinze jours sans sortir, il y en avait trois à quatre que j'étais détenu, lorsque madame de Lory envoya savoir pourquoi elle ne m'avait point vu : je lui fis répondre qu'il m'était arrivé un accident qui me priverait de cet honneur pour quelque temps ; madame de Trémel eut la même attention, je lui fis la même réponse. Elles prirent jour pour me venir voir ; je leur racontai naturellement le danger que j'avais couru : madame de Lory en fut si effrayée, qu'elle resta interdite ; elle jeta seulement un regard mystérieux sur madame de Trémel : cette dernière me demanda, par

manière de conversation, si je n'avais pas eu de démêlé avec le Baron. Je lui répondis que j'avais toujours fait des avances pour lier amitié avec lui, et que, malgré cela, j'avais étrangement à m'en plaindre : c'est un monstre, ajoutai-je, qui ne mérite aucun ménagement.

Je remis à madame de Lory le papier qui contenait la déclaration dont j'ai parlé. Bon Dieu ! quelle abomination vois-je là, s'écria madame de Lory ! Puis elle passa le papier d'une main tremblante à madame de Trémel : elle en crut à peine ses yeux ; l'authenticité de cette preuve était trop bien établie pour la révoquer en doute. Nous ne disions plus mot tous trois ; l'étonnement causait le silence de ces dames ; la fureur m'agitait de différentes

pensées. Madame de Lory fut la première à me demander quel usage je voulais faire de cette déposition. Je lui répondis que je n'en ferais aucun qui pût rejaillir jusque sur elle ; mais que je ferais tout au monde pour tirer vengeance d'un procédé aussi odieux.

Voudriez-vous, me dit madame de Trémel, vous en rapporter à nous pendant huit jours, et différer votre trop juste vengeance jusqu'après ce délai ? ensuite vous serez le maître de suivre les mouvements de votre colère. Je promis à ces dames de ne pas sortir avant les huit jours expirés, et de ne rien tenter contre le Baron. J'ai ouï raconter des choses de lui, dit madame de Lory, qui ne faisaient pas craindre une pareille lâcheté de sa part. Je

crois deviner le mystère, reprit madame de Trémel; le Baron connaît tout ce que vous valez ; vous ajoutez à votre mérite quarante mille livres de rente, qui viennent de sa famille; il a cherché à vous plaire, pour vous amener à un second mariage; il aura sûrement cru que le Chevalier était un obstacle à son projet; il a tâché de vous le rendre odieux par une calomnie monstrueuse. Il faut vous l'avouer, Chevalier, continua madame de Trémel, c'est le Baron qui vous a imputé les couplets en question, la chose s'est éclairée, et il s'est dégradé à nos yeux; il aura ensuite cherché à se défaire d'un rival, de façon que madame de Lory n'ait pas à lui en reprocher la perte; un assassinat ou le poison étaient ses seuls moyens ; il s'en est tenu au premier, heureu-

sement que le Chevalier en a échappé.

Madame de Lory alla sur-le-champ trouver monsieur le marquis de L...., ancien lieutenant-général, homme de très-grand mérite, qui devait autant à ses services qu'à sa naissance, les faveurs dont le roi l'avait comblé; elle lui raconta l'action infâme du Baron. Monsieur le marquis de L.... vit le ministre, lui exposa le fait, lui demanda une lettre de cachet, pour que le Baron fût enfermé le reste de ses jours; il l'obtint sous vingt-quatre heures, et le Baron fut enlevé et conduit dans un fort aux extrémités du royaume.

Madame de Lory vint, avec madame de Trémel, m'apprendre cette nouvelle : par ce moyen la société fut satisfaite; le Baron s'en

était rendu indigne : il est bien juste qu'il en soit privé ; mais moi, ajoutai-je, qui ai été l'objet de ses indignités, je reste sans vengeance. Que pouvez-vous exiger, me répliqua madame de Lory ? Vous êtes à l'abri des piéges que pouvait vous tendre un ennemi qui voulait votre perte ; vouliez-vous, en vous mesurant avec le Baron, vous exposer à être la victime de ce que vous appelez point d'honneur ? Que vous êtes sots, vous autres hommes ! Parce qu'un écervelé, un scélérat vous aura insulté, il faut qu'aussitôt vous vous armiez, et que vous vous mettiez en danger pour vous venger d'un affront ! Combien de fois l'offensé ne succombe-t-il pas par cette façon de penser ! Le plus honnête homme n'est pas un moment en sûreté ; sa vie dépend d'un étourdi

habile dans l'art funeste de tuer son semblable. La raison, ajouta madame de Trémel, nous a beaucoup corrigé de cette barbarie de nos pères; j'espère qu'elle fera revenir notre nation d'un point d'honneur si mal entendu. Je voudrais, reprit madame de Lory, qu'un certain jugement rendu et exécuté par des officiers en garnison dans une ville qui confine la France du côté de l'Espagne, fût écrit en lettres d'or et fût suivi partout.

Un ancien militaire qui servait depuis sa tendre enfance, et qui portait les marques que le roi accorde aux officiers de distinction, passait par cette ville; les officiers qui y étaient en garnison, l'invitèrent à manger. Pendant le repas, on vint à parler des combats particuliers que chacun d'eux avait essuyés. Ce vieux officier dit

qu'il avait été assez heureux pour n'avoir jamais été dans ce cas ; un jeune étourdi lui dit qu'il devait être honteux, à son âge, de n'avoir pas eu une affaire, mais qu'il en aurait une avec lui, et aussitôt il lui détacha un soufflet. Tout de suite le vieux militaire sauta sur son épée, pour laver dans le sein de son imprudent adversaire l'affront qu'il venait de recevoir ; on les sépara et on ferma la porte à la clef. Le plus ancien des officiers dit à l'offensé qu'il n'était pas juste qu'il exposât une vie honorable pour tirer raison d'une insulte qu'ils avaient partagée avec lui. Ils tinrent conseil entr'eux, et jetèrent ce jeune monstre, pieds et mains liés, par les fenêtres. Ce jugement, repris-je, me paraît juste, mais il y a une satisfaction bien grande de se ven-

ger soi-même. Quel est l'honnête homme qui puisse l'entreprendre à armes inégales ? Votre vengeance, dit ensuite madame de Trémel, c'est le désir de la mort de votre ennemi. Mais de quel droit pouvez-vous l'exiger, insensé que vous êtes, pour vous la procurer ? N'exposez-vous pas votre vie? Celle de chaque citoyen appartient à l'état. Eh! qui êtes-vous, pour oser en disposer à votre gré ? La férocité vous rend rebelle au roi et à la nature. Ces fiers insulaires, nos superbes rivaux, n'ont point à se reprocher de semblables forfaits ; l'aménité de nos mœurs et l'exemple de nos voisins, ne pourront-ils pas nous guérir de cette barbarie? Madame de Trémel mit tant de force dans ce qu'elle venait de dire, que je ne pus rien répliquer. La conver-

sation finit, et ces dames se retirèrent.

Vauroi arriva, et mit fin aux réflexions philosophiques que m'avait fait naître ce que venaient de me dire mesdames de Lory et de Trémel. J'embrassai mon ami avec un plaisir infini; je lui demandai d'abord avec empressement des nouvelles de madame de S.t-Hilaire, mais il fallut auparavant que je lui apprisse la cause de ma maladie; je lui racontai naturellement l'histoire de l'assassinat auquel je n'avais échappé que par hasard; ses yeux se mouillèrent de larmes à mon récit; il voulait aller immoler le Baron, mais je lui dis qu'on l'avait soustrait à ma vengeance, et qu'il était enfermé pour toute sa vie. Je changeai bien vîte de conversation, je redemandai avec plus d'empressement

d'empressement encore des nouvelles de madame de S.t-Hilaire, je fis cent questions à-la-fois, je voulais tout savoir sans donner le temps à Vauroi de me répondre; il me remit une petite boîte, comme un présent qu'il m'apportait de la province. Que je fus agréablement surpris en l'ouvrant! Cette boîte renfermait le portrait de madame de S.t-Hilaire; c'était elle-même; le peintre avait si bien réussi, qu'il avait presque rendu ses grâces. Combien je le baisai de fois! combien je lui adressai de choses tendres! Je demandai à Vauroi à qui je devais ce présent; il me dit que c'était à son amitié; qu'en passant à Dijon, il avait trouvé un peintre de réputation, qu'il avait chargé de faire ce portrait, sans que madame de S.t-Hilaire s'en aperçût. Je ne sa-

vais que lui dire pour lui marquer ma juste reconnaissance. Le plaisir que je ressentais, lui prouvait toute l'étendue de mon obligation. Je montrai, peu de temps après, à madame de Lory ce portrait, pour lui faire voir que je ne lui en avais pas imposé sur la figure de celle que j'adorais. Elle le regarda, le détailla, et en loua avec discernement, les traits et l'heureux ensemble. Je ne sais, mais je crus m'apercevoir qu'il lui en restait une légère impression de tristesse. Cet amour qui vous occupe, me dit madame de Lory, ne sera-t-il pas un obstacle à votre fortune? Un jeune homme aimable et bien né peut espérer un mariage avantageux qui le dédommage du droit d'aînesse; dans la situation où vous êtes, vous ne seriez pas en état de profiter de ce

coup de fortune; une femme qui voudrait vous offrir la sienne, exigerait l'hommage entier de votre cœur. Tous mes vœux, répondis-je à madame de Lory, sont remplis; mon ambition est satisfaite; j'aime, je suis aimé; je jouis du nécessaire, j'ai un ami, vous me permettez de vous faire ma cour, puis-je espérer un sort plus heureux? de grands biens me le procureraient-ils? Si un jour plus fortuné me rendait à madame de S.t-Hilaire, que plus fortuné encore, un lien éternel m'unît à elle; ah! madame, quelle perspective! qui pourrait m'engager à la perdre? Madame de Lory cherchait, avec douceur, à me faire voir que mon bonheur était bien moins réel que je ne disais, que l'absence empoisonnait mon amour, que cette perspective si flatteuse,

et dans laquelle je me complaisais pouvait être très-éloignée ; de plus, que mille choses pouvaient me la rendre impossible ; que l'inconstance, peut-être, romprait cette belle chaîne. Nos cœurs, me disait-elle, sont si inconséquents, que nos affections changent d'objet sans savoir pourquoi. Je me plaignis à madame de Lory de ce qu'elle mettait du trouble dans mon âme, qu'elle l'affligeait par des doutes cruels, et me faisait craindre des maux auxquels je ne survivrais pas. Madame de S.t-Hilaire infidèle! Non, me disais-je, tant de vertus ne sont pas sujètes au caprice. J'ouvrais ensuite son portrait : je l'interrogeais comme s'il eût pu me répondre ; la candeur que j'y voyais répandue me rassurait ; mon trouble et mes soupçons se

dissipaient, et je me jurais de l'aimer toujours.

La fortune à la fin se lassa de nous prodiguer ses faveurs; Vauroi et moi devînmes les victimes de son inconstance. Vauroi fit des pertes considérables coup-sur-coup, et nous vîmes en peu de temps diminuer notre argent, et augmenter nos dettes; j'avais été associé au bonheur de mon ami, je partageais sa disgrâce : il avait perdu un jour cent louis sur sa parole; je m'adressai à un usurier pour nous fournir cette somme; mais les intérêts et la quantité d'effets qu'il exigeait pour sa sûreté, me dégoûtèrent pour toujours de ces sortes de ressources. Je pris le parti de fouiller dans la bourse de mes amis.

J'allai chez madame de Lory, à dessein de la prier de me rendre

cet important service; son portier me dit qu'elle était chez madame de Trémel. Je m'y rendis aussitôt, et ne trouvai personne dans l'antichambre pour m'annoncer; la porte de l'appartement était presqu'entièrement ouverte; j'entrai sans façon. J'aperçus par le moyen d'une glace qui était entre les deux fenêtres, madame de Lory à demi-couchée sur une duchesse, un mouchoir à la main, et le visage fort triste; madame de Trémel était à côté d'elle, qui lui parlait avec agitation. Je voulus me retirer par discrétion; mais madame de Trémel qui m'aperçut par cette même glace, m'appela. Je vis, aux yeux de madame de Lory, qu'elle avait versé des larmes, son visage en portait encore l'empreinte: Venez, me dit madame de Trémel, ve-

nez m'aider à combattre un projet fou que veut exécuter notre amie ; elle veut aller s'enterrer toute seule à sa campagne ; je m'efforce de lui prouver qu'elle n'a pas le sens commun, et je ne peux la persuader.

Vous conviendrez, répondit madame de Lory, qu'il est des situations où tout le monde nous paraît à charge ; la gaîté des personnes qui nous environnent insulte à notre douleur ; c'est dans la solitude qu'il faut que j'aille chercher un calme que le tumulte du monde ne me permet pas d'espérer. Je lui demandai quel malheur lui était arrivé, pour y être si sensible ; elle me répondit, en baissant les yeux et rougissant un peu, qu'il en est de certains qui influent sur nous malgré nous-mêmes, et dont nous ne pouvons

accuser personne. Mais ,madame, lui répliquai-je, est-ce qu'il serait de nature à ne pas trouver de remèdes chez vos amis ? J'ai cru que vous me faisiez l'honneur de me compter du nombre : Ce que j'exigerais de vous, reprit madame de Lory, n'est pas en votre pouvoir. Je ne répondis rien ; je trouvai l'œil de madame de Trémel attaché sur moi ; elle cherchait par ce regard fixé, à deviner quelle impression m'avait faite ce que venait de me dire madame de Lory.

L'orgueil n'a jamais été mon défaut ; je m'écartai beaucoup de l'interprétation qu'il y fallait donner ; j'en pensai néanmoins assez pour ne pas lui demander les cent louis dont j'avais un besoin si pressant. Je m'adressai à madame de Trémel pour cet important

service; elle me les promit pour le lendemain. Je les reçus dès le matin, et je remis cette somme à Vauroi, avec prière de ne plus jouer. Mais les passions suivent-elles des conseils? Vauroi joua, et toujours malheureusement; je me voyais avec lui dans le besoin. Par bonheur qu'en arrivant à Paris j'avais placé vingt-mille francs en rente viagère, qui me sauvèrent de l'indigence. Notre crédit était diminué avec notre abondance; je fus obligé de me défaire de mes bijoux, de mille petits riens qui annoncent l'aisance. Madame de Lory s'en aperçut; son amitié pour moi fit qu'elle m'en parla de façon à ne pas m'humilier; et, sans que mon visage eût à se couvrir de cette rougeur que la honte de la découverte de nos besoins nous fait tou-

jours ressentir, elle me fit remarquer que cela pourrait nuire à ma réputation, et me donner celle d'homme dérangé, et qu'il me fallait absolument reparaître avec mes petits meubles.

Le lendemain je reçus une somme considérable, avec une lettre des plus obligeantes. Madame de Lory sut augmenter ma reconnaissance, par la manière délicate dont elle me rendait ce service. Je balançai si j'accepterais cette somme ; mais la lettre qui l'accompagnait était remplie d'une amitié si tendre et si précieuse, que j'aurais craint de la blesser en la refusant. J'envoyai à madame de Lory un billet d'honneur de la somme prêtée, et j'en remis une grande partie à Vauroi, qui était toujours malheureux, et que la fureur du jeu

menaçait de réduire à la mendicité. Il était le fils unique d'un père fort riche : son infortune ne pouvait être que momentanée ; je profitai d'une circonstance où le malheur l'avait presque mis sans ressource, pour lui faire voir les suites funestes de cette passion du jeu, qui ruine l'homme le plus riche, et le dégrade des qualités du cœur. Mes remontrances étaient trop bien fondées, pour ne pas faire impression sur Vauroi ; il convint de la justesse de mes remarques ; nous en faisions l'un et l'autre la cruelle expérience : il jura de ne jouer de sa vie. Je m'imaginai bien qu'il ne serait pas parjure, tant qu'il n'aurait pas d'argent : mais je redoutais furieusement le moment où sa bourse serait remplie.

Pour le détourner entièrement

de cette cruelle passion, je désirais qu'il s'attachât à quelque aimable femme, et que l'amour l'en guérît pour toujours. Il connaissait parfaitement le mérite de madame de Lory ; je lui donnai l'idée de lui faire sa cour, et je lui fis envisager que s'il était assez heureux pour lui plaire, il pouvait espérer de l'épouser. Il était homme de condition, et à la veille de jouir d'une fortune considérable ; je mourais d'envie de faire ce mariage, j'aurais uni tout ce que l'amitié m'offrait de plus cher. On ne pouvait reprocher à Vauroi que la fureur du jeu ; il possédait toutes les autres qualités qui peuvent flatter le cœur et l'esprit. Quand j'étais avec madame de Lory, je lui vantais mon ami ; l'amitié en faisait le tableau ; je lui peignais avec avantage com-

bien il était fait pour rendre une femme heureuse ; une jolie figure et des soins assidus, me faisaient espérer qu'il réussirait. Depuis que j'avais vu madame de Lory chez madame de Trémel, je n'avais rien aperçu qui me confirmât le soupçon que j'aurais pu prendre de ses sentiments pour moi ; elle m'avait bien donné mille marques d'amitié ; mais pas une de cette passion qui perce ordinairement à travers les efforts qu'on fait pour la cacher. Je ne voyais rien qui s'opposât à mon projet ; je m'y livrai avec d'autant plus de plaisir, que je croyais travailler à leur bonheur mutuel. Vauroi se prêtait à tout ce que je lui demandais ; la société de madame de Lory était charmante ; j'exigeai de lui qu'il en profitât ; peut-être qu'avec un cœur libre,

madame de Lory l'eût écouté ; mais elle était prévenue pour un autre ; elle le cachait très-soigneusement, et faisait ses efforts pour surmonter un penchant qui troublait son bonheur. Madame de Trémel était la seule à qui elle eût confié son secret, cette confidence rendait leur amitié plus intime. Je m'adressai à madame de Trémel pour pressentir madame de Lory sur le mariage projeté ; je la priai de nous aider dans cette affaire. Nous ferions de vains efforts, me répondit madame de Trémel ; si jamais madame de Lory change la résolution qu'elle a prise de rester veuve, je crains que ce ne soit pas en faveur de votre ami ; elle sait, comme moi, combien il est aimable ; qu'il réunit les avantages des belles connaissances et de

la fortune avec les qualités du cœur et de l'esprit ; je doute néanmoins qu'elle ait jamais pour lui une passion assez vive pour la faire renoncer à sa liberté ; il est des secrets dont je pourrai vous faire part quelque jour, et vous conviendrez que mes soupçons étaient bien fondés ; encore une fois, j'ai bien peur que nous ne fassions une tentative inutile. Je pressai madame de Trémel de la risquer.

Quelque temps après cet entretien, l'occasion me parut favorable ; le hasard fit que nous ne nous trouvâmes que nous trois chez madame de Lory. Madame de Trémel prit ce moment pour lui demander si elle ne songeait pas à faire le bonheur d'un homme aimable et digne d'elle. Sans attendre sa réponse, je lui dis avec vivacité que j'en connaissais un

qui désirait être cet heureux mortel, qu'il donnerait tout au monde pour avoir la préférence sur les rivaux. J'avais l'air agité en lui tenant ce discours ; madame de Lory me regarda avec un air étonné et satisfait ; je lui nommai enfin Vauroi : un sérieux se répandit aussitôt sur son visage. J'ai été sacrifiée à l'intérêt dans ma jeunesse, nous dit-elle ; je n'ai pas eu à me louer de mon mari, je veux jouir des avantages de la liberté. Si je l'engage une seconde fois, ce ne sera qu'en faveur d'un penchant qui me promettra des jours heureux. Il y a, continua madame de Lory, de la bonne amitié entre M. de Vauroi et moi, mais il n'y a pas d'amour ; nos cœurs n'ont l'un pour l'autre qu'une estime qui ne nous fera jamais passer les bornes de l'a-

mitié. Interrogez votre ami; il est d'assez bonne foi pour convenir de ce que je vous dis, nous pouvons être heureux sans ce mariage que vous me proposez ; il n'est nécessaire ni à nos fortunes, ni à notre tranquillité. Cette réponse détruisait entièrement mon projet, et je n'insistai pas davantage.

Que les femmes se connaissent bien en amour ! elles devinent nos sentiments ; elles les apprécient à leur juste valeur, quand la passion ne les aveugle pas. Madame de Lory parlait vrai, en disant que Vauroi ne l'aimait pas : c'était un établissement raisonnable et avantageux, qui avait déterminé toutes ces démarches ; il en vit l'inutilité sans se plaindre. Une occasion qui nous mena au faubourg S.t-Antoine, détourna les pensées

de Vauroi, et les fixa sur un jeune objet que les grâces et l'amour avaient formé pour plaire. Nous allions nous promener au bois de Vincennes, lorsque nous apperçûmes une jeune fille de treize à quatorze ans, belle comme Vénus; la simplicité de son ajustement ne pouvait effacer l'éclat de sa beauté; nous nous occupâmes de cette jeune enfant. Mesdames de Lory et de Trémel lui firent mille amitiés. Vauroi était ravi; il s'écriait à tous moments, Dieux! qu'elle est belle! Il ne fit que parler d'elle pendant la promenade, et quand nous fûmes retirés, il se plaignit de n'être pas assez riche pour pouvoir sur-le-champ faire une fortune à ce chef-d'œuvre de la nature, et l'arracher à l'obscurité où elle était. Le véritable amour se fait tou

jours sentir par une générosité désintéressée.

Vauroi souffrait de voir Mélanie (c'était le nom de cette jeune fille) dans un état si peu digne de sa beauté; il avait combiné toute la nuit comment il pourrait la tirer de cette maison des Orphelins où elle était, d'une façon décente; il me parlait de différents moyens que la réflexion faisait trouver impossible. Madame de Lory nous écrivit un petit billet, par lequel elle nous invitait à diner, et nous marquait qu'elle voulait encore nous mener au faubourg Saint-Antoine, et nous communiquer un projet auquel elle espérait que l'hommage que nous rendions à la beauté, nous ferait applaudir. Vauroi fut enchanté de cette nouvelle. Nous nous rendîmes chez

madame de Lory, où nous trouvâmes madame de Trémel. Elle s'entretenait de la petite Mélanie. Madame de Lory nous dit qu'elle s'intéressait à son sort, qu'elle voulait la prendre avec elle, et lui donner une éducation qui répondît aux agréments de sa figure. Nous louâmes beaucoup cette charité généreuse, et nous allâmes chercher Mélanie. Avant de la demander, madame de Lory eut l'attention de s'informer de son caractère auprès de la sœur qui en avait eu soin; elle en fit un éloge qui détermina madame de Lory, et nous emmenâmes Mélanie, qui fut confiée à une femme sage, et capable de donner à cette enfant les meilleures mœurs. Mélanie se répandait en remercîments; elle baisait les mains de sa bienfaitrice, et captivait

son amitié par ses caresses. Mélanie avait près de quatorze ans; le temps pressait pour lui donner des maîtres. Madame de Lory voulut savoir en quel genre de talents Mélanie pourrait réussir : on la fit chanter ; elle avait un son de voix agréable; sa taille était élégante. On lui donna donc des maîtres à danser et de musique. Mélanie se livra toute entière à ses occupations, et fit en peu de temps des progrès très-rapides. Vauroi, qui avait la voix grâcieuse, chantait souvent avec elle; ils faisaient ensemble de petits concerts, et célébraient par leurs chansons les plaisirs de l'amour ; ils devinrent sensibles sans s'en apercevoir : la compassion de l'un et la gratitude de l'autre, prirent bientôt le caractère de l'amour. Vauroi n'avait plus eu

d'inquiétude sur le sort de Mélanie; dès le moment qu'elle fut entrée chez madame de Lory, il semblait que tous ses désirs se fussent bornés à ce point. Je m'y trompai; ces premiers empressements que mon ami avait fait éclater lorsqu'il vit Mélanie pour la première fois, et que je craignis être les commencements d'une passion décidée, ne parurent pour-lors qu'un simple mouvement de compassion.

L'ordre que nous reçûmes de nous tenir prêts pour suivre le Roi en Flandres, fut l'époque où Vauroi s'aperçut de son amour pour la belle Mélanie; il devint inquiet, rêveur : ce qu'il lui en coûtait pour se séparer de cette aimable fille, lui découvrit la nature de ses sentiments; il me parla de sa flamme, elle alarma mon

amitié ; je n'entrevoyais que des peines dans cette inclination ; j'essayai de lui en faire voir les dangers ; je lui dis qu'il était trop délicat pour séduire une jeune innocente chère à madame de Lory, et qu'elle regardait comme son enfant ; j'ajoutai que je ne croyais pas qu'il se proposât de l'épouser ; que les obstacles qu'il y trouverait du côté de sa famille, le rendraient malheureux. Je le pressai de surmonter une passion dont les suites devaient être si funestes à sa tranquillité. La réponse de Vauroi fut qu'il l'aimait, et qu'il ferait son possible pour se faire aimer. Il fit confidence à madame de Lory de son amour pour Mélanie, lui demanda la permission de lui écrire, et de mettre quelque chose dans ses lettres pour cette aimable

fille. Madame de Lory fit voir à Vauroi les dangers d'une passion si disproportionnée, ce qu'il devait à son nom et à ses amis : il fut constant dans ses prières ; madame de Lory cessa de combattre cette passion, persuadée que ce n'était pas là le moment. Allez voir votre Mélanie, ajouta madame de Lory, soulagez votre cœur en lui disant que vous l'aimez ; mais gardez-vous de lui promettre que vous l'aimerez toujours ! Dans cette occasion, l'accomplissement du serment vous dégraderait plus que le parjure.

Vauroi s'empressa de déclarer ses sentiments à Mélanie ; il lui parla de sa tendresse, et lui peignit les rigueurs de l'absence. Je pars, belle Mélanie, disait Vauroi ; je vous quitte avec regret. Ne croyez pas que les dangers

de

de la guerre soient le motif de mes craintes. Que m'importe la vie, si vous me voyez partir avec indifférence ? — Un langage si nouveau pour Mélanie, le feu que mettait Vauroi dans ses discours, l'expression vive de sa tendresse, firent germer dans le cœur de cette jeune fille des sentiments qui la conduisirent au plus tendre amour. Mélanie ne disait mot ; les hasards de la guerre l'effrayaient, l'absence l'inquiétait, et entraînait son silence qui m'alarmait.

Mélanie, sensible à un reproche qu'elle ne méritait pas, montra avec ingénuité ses sentiments, et fit voir ses alarmes pour des jours qui lui étaient chers ; son cœur ne connaissait pas l'art de feindre ; une aimable rougeur répandue sur son visage, une heureuse timidité, une expression

simple, persuadèrent à Vauroi qu'il était tendrement aimé : ce n'était pas encore assez pour cet amant. Je vous laisse, lui dit-il, dans une ville où mille gens aimables s'empresseront à vous faire la cour, et à me faire oublier. La tendre Mélanie promit d'être constante, et pour l'être plus sûrement, jura de ne chanter avec personne jusqu'à son retour : la bonne-foi de ce serment fut une preuve pour Vauroi de sa sincérité.

Nous suivîmes le Roi en Flandres, et nous fîmes trois campagnes sous ce grand maréchal que la France regrette de n'avoir pas vu naître. Je fus assez heureux pour n'y être pas blessé. Vauroi reçut une légère blessure dans l'escalade que notre troupe donna à Bruxelles ; il y fit tant de prodiges de valeur, qu'il fut cité et présenté

au Roi, qui loua son courage, et lui promit de le récompenser. Sur ces entrefaites, il vint à vaquer un régiment de dragons; Vauroi le fit demander, et l'obtint. Il vint me trouver dans ma tente, et m'apprendre la grâce que le Roi venait de lui accorder; il me promit de solliciter avec tant d'instance une compagnie, qu'il espérait que nous ne serions séparés que peu de temps. En effet son régiment fut très-maltraité dans une escarmouche fort vive, et j'y obtins une compagnie à sa sollicitation. Nous revînmes à la fin de la campagne passer l'hiver à Paris, jouir de notre société, des plaisirs de cette capitale. Vauroi mit aux pieds de Mélanie sa nouvelle dignité, et les lauriers qui la lui avaient méritée. Un oncle mourant, duquel Vauroi es-

pérait beaucoup, et qui demandait avec empressement à le voir, l'arracha de l'objet de ses vœux et l'assujétit aux douloureux adieux.

Que les sens ont d'empire sur notre âme ! elle n'agit que suivant l'impression qu'ils lui communiquent. J'étais à la campagne chez madame de Lory ; j'entrai chez elle pendant qu'elle était à sa toilette ; je la trouvai plus belle qu'elle ne me l'avait encore paru ; ma curiosité me la fit examiner plus scrupuleusement ; plus je la considérais, plus je la trouvais charmante : un jupon court laissait voir un pied, et l'extrémité d'une jambe admirable, et tous deux faits l'un pour l'autre. Mon imagination s'échauffa dans cet examen ; les désirs succédèrent, et portèrent le trouble dans mon âme. La femme-de-chambre s'absenta un

moment, j'en profitai pour me jeter aux genoux de madame de Lory ; le désordre de mes sens me donnait une agitation, un feu qui petillait dans mes yeux ; je lui parlai le langage de l'amour, croyant en ressentir les douces impressions ; je lui dis que je l'aimais. Madame de Lory interdite de mon attitude, et touchée de ce que je lui disais, me demanda si je ne la trompais pas, ou si je ne me trompais pas moi-même. Comment se rétracter envers une jolie femme, d'une galanterie que l'usage autorise, et que l'agitation où j'étais me faisait croire vraie et sincère ? Mon ivresse me força de tromper une femme digne de tous les hommages. Qu'est-ce que la destinée Un moment, une circonstanc influent tellement sur notre vie

que l'un ou l'autre nous dirige souvent vers une chaîne que nous ne pouvons plus rompre ; je fus criminel, et mes nouveaux serments commencèrent la fortune dont je jouis aujourd'hui. Plus je vis madame de Lory, plus mes désirs augmentaient, et mon ivresse avec eux ; je fis tout pour persuader un amour que je croyais ressentir ; j'étais criminel sans être infidèle à madame de Saint-Hilaire ; je l'aurais préférée à madame de Lory, au monde entier ; mais cette préférence était au plus profond repli de mon cœur ; tous les dehors étaient pour madame de Lory. Je lui fis une cour plus assidue ; je me fis une affaire sérieuse de lui plaire. Le penchant qu'elle avait pour moi, et sa bonne-foi, m'apprirent son succès. Je la pressai de répondre

à mon amour. Songez-vous, me dit elle, à ce que vous exigez? Quand je vous aurai fait cet aveu que vous me demandez avec tant d'empressement; quand je vous aurai dit enfin que je vous aime, songez que tout mon bonheur dépendra de votre constance. Ah! si quelquefois moins tendre, vous veniez à changer. . . . . ; affreuse idée que j'éloigne pour jamais de mon esprit! Je rassurai madame de Lory sur ses craintes, je lui jurai une constance éternelle; mes transports lui firent croire mes serments sincères, et m'en imposèrent à moi-même.

Madame de Lory, se croyant sûre de mon cœur, songea à s'unir à moi par un lien indissoluble; elle me fit faire cette proposition sous les plus grands avantages, par madame de Trémel;

elle ne me promettait rien moins que de me rendre maître de toute sa fortune. Cette proposition me fit revenir de ma léthargie ; je vis tout d'un coup quel sacrifice ce mariage exigeait de ma part ; mon cœur s'y opposa. Madame de S.t-Hilaire m'était trop chère pour sacrifier son amour à la plus brillante fortune : d'un autre côté, quel moyen de refuser un mariage si avantageux, et avec une femme à laquelle j'avais juré l'amour le plus tendre ? Quel combat ! Je ne pourrai en sortir qu'en m'exposant de passer pour le plus perfide et le plus fourbe de tous les hommes. Je ne donnais aucune réponse à madame de Trémel, qui devinait mon embarras : Je vous plains ; me dit-elle, les remords assiègent votre âme ; il n'est plus temps, les coups sont por-

tés. Madame de Lory, dans la certitude que vous l'aimez, s'attend à une réponse favorable. Ah! madame, lui répondis-je, puisque vous voyez l'état cruel où je suis, aidez-moi de vos conseils; que dois-je faire? J'ai juré à madame de Lory que je l'aimais: Hélas! je le croyais; l'amour de madame de S.t-Hilaire me reproche mes nouveaux serments, et s'oppose invinciblement à l'engagement que vous me proposez. Porterai-je à madame de Lory un cœur déchiré? Présent fatal, qui troublerait sa tranquillité, et empoisonnerait notre lien! Réflexion tardive! reprit madame de Trémel; votre mariage peut seul entretenir une erreur si chère à madame de Lory; gardez-vous bien qu'elle ne la soupçonne! Je la connais, son amour trompé la conduirait au

tombeau : voyez à présent ce que vous devez faire. Je priai madame de Trémel de ne pas dire à madame de Lory qu'elle m'eût parlé de sa part. J'étais trop agité pour prendre aucun parti ; d'un côté mon amour, de l'autre la tranquillité d'une femme digne de tous les égards, me tourmentaient cruellement ; je ne pouvais rien faire en faveur de l'une, que je ne détruisisse les espérances de l'autre ; après avoir bien réfléchi et bien rétourné mon imagination pour trouver un moyen qui me conciliât avec madame de Lory, sans blesser mon amour pour madame de Saint-Hilaire, je crus qu'en refusant constamment le mariage qu'on me proposait, sous le délicat prétexte de l'inégalité de nos fortunes, des circonstances heureuses améneraient

d'autres incidents ; que tout ensemble romprait un lien que je ne pouvais former, sans me séparer pour toujours de ce que j'avais de plus cher.

FIN DU PREMIER VOLUME.



